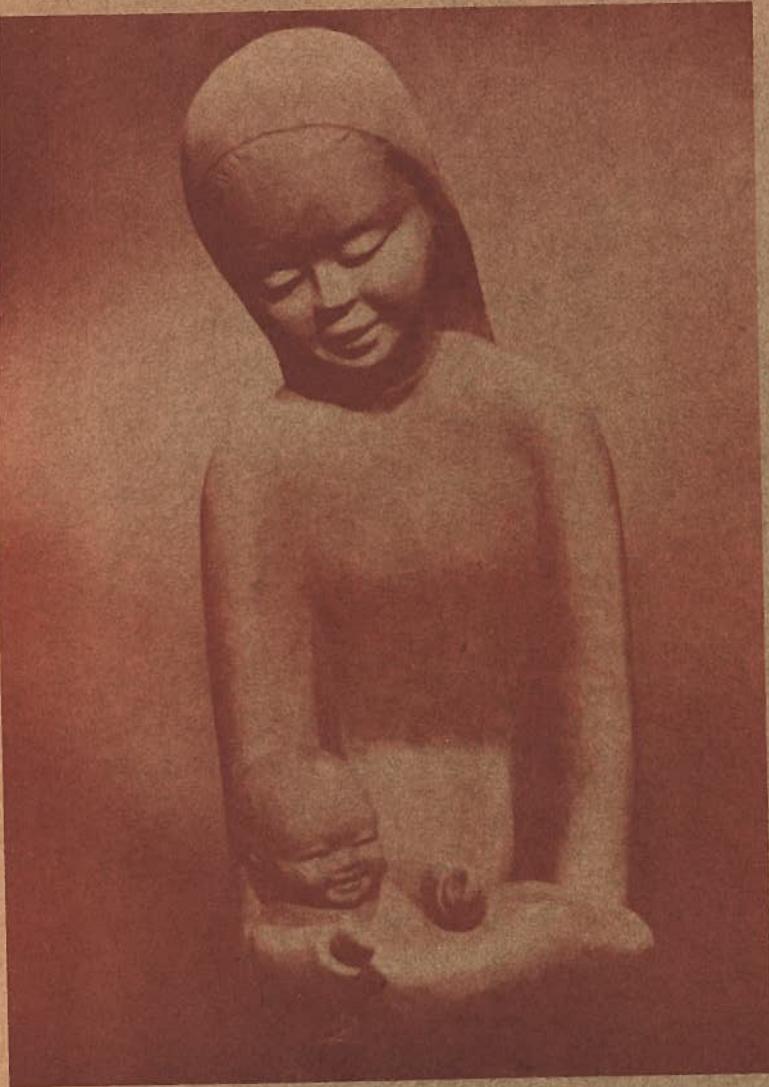


1975

PARTAGE



AUTEUIL

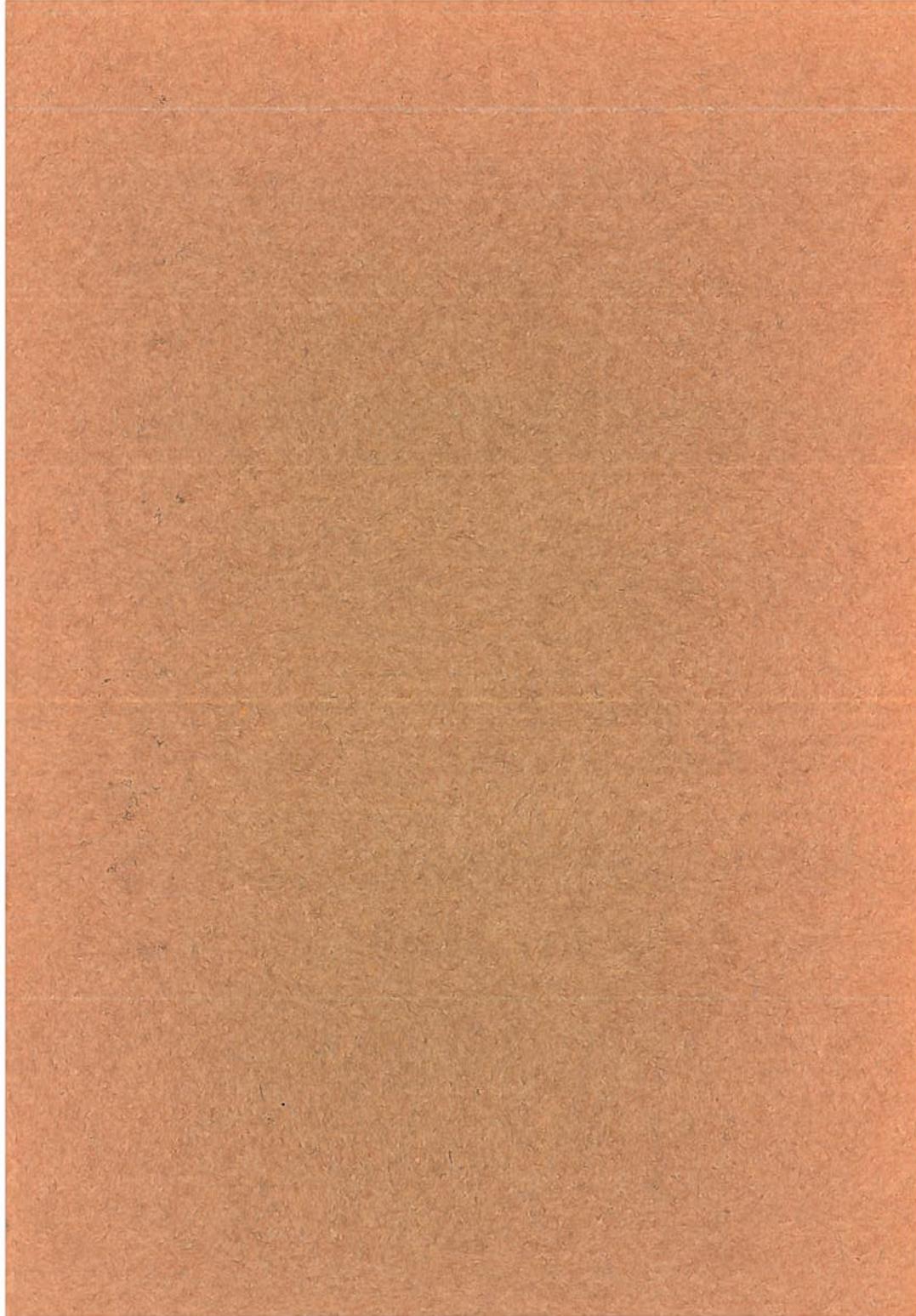


TABLE DES MATIERES

1	Chronique familiale	page
4	Agenda de mère Hélène	
5	Néel 14 - Gazette de M. Hélène	
10		
	Lettre de M.M.F. au Père d'Alton	
	sur les vases sculpturés de	
11	M. Thérèse Emmanuel	
	Notre Noël Foudroyé vis-à-vis	
12	nos parents	
	Texte du montage audio-visuel	
17	au P.M.F.	
30	Il y a cent ans	
33	Un Document d'Archives	
	Ce que signifie pour moi VI cent de	
37	la Béatification	
	Dans « La Croix » à propos de la	
38	Béatification	
	Quelques... Tout un dossier consacré	
40	à son œuvre	
40	Le grand temps en terre	
41	Une Question	
41	Une bonne Nouvelle	
42		
44		
45	Chaque mystère de St. Marie Eugénie	

PARTAGE - AUTEUIL N°13
Janvier 1975

TABLE DES MATIERES

Chronique familiale _____	page 1
Agenda de Mère Hélène _____	4
Noël 74 - Chapitre de M. Hélène _____	5
70 ... _____	10
Lettre de N.M.F. au Père d'Alzon _____ sur les voies spirituelles de M. Thérèse Emmanuel _____	11
Notre Mère Fondatrice vue par nos soeurs _____	17
Texte du Montage audio-visuel sur N.M.F. _____	21
Il y a cent ans _____	30
Un Document d'Archives _____	33
Ce que Notre Pape Paul VI pense de la Béatification _____	37
Dans « La Croix » à propos de la Béatification _____	38
Quadraro... Tout un quartier solidaire dans l'épreuve _____	40
Le grain tombé en terre _____	40
Une Question _____	41
Une bonne Nouvelle _____	41
Chronique des Livres _____	42
Lettre du Secrétariat général _____	44
Grâce Mystique de M. Marie Eugénie _____	45



CHRONIQUE FAMILIALE

Lorsque ce numéro vous parviendra, nous serons déjà bien près de nous revoir à Rome, quelques centaines d'entre nous, à ce grand rassemblement ecclésial et joyeux du 9 février,

Événement festif, gloire de Dieu proclamée à travers la vie « réussie » d'une de ses créatures : c'est cela, une béatification. C'est aussi un appel personnel à la sainteté, pour chacune d'entre nous, comme nous le disait Mère Héliène dans son Chapitre de la nuit de Noël. Vous en trouverez le texte ci-après et pourrez vous rendre compte combien, cette année encore plus particulièrement, cette méditation de Noël ne s'adresse pas seulement aux soeurs d'Auteuil qui étaient là à l'écouter, mais vraiment à nos soeurs du monde entier, à celles qui vont à Rome et à celles qui n'y vont pas.

Le dernier numéro de Partage Auteuil vous annonçait que nous allions faire notre retraite à Lourdes toutes les cinq, avant d'aller en Espagne. Tout s'arrangeait si bien : il y avait justement, chez nous, une retraite organisée pour différentes congrégations, du 6 au 15 novembre ; et cela nous conduisait déjà à la porte de l'Espagne où nous devons être le 15.

Nous voilà donc parties. Et la réalité a dépassé encore notre attente. Il y a la Vierge de Lourdes, la proximité de la grotte, le cadre unique que beaucoup d'entre vous connaissent. Mais il y a aussi la nouvelle organisation de notre maison de prière, Mère Héliène vous en parle elle-même plus loin, comme vous le verrez. Tant de nos soeurs qui n'ont épargné ni leur temps, ni leur fatigue pour ce renouvellement de la maison, doivent se sentir bien dédommagées de leur peine devant une telle réussite.

Nous étions une cinquantaine de retraitantes, de toutes congrégations. Le prédicateur était un jeune prieur bénédictin, de l'abbaye de Tournay : le Père Marie de la Chapelle. Liberté évangélique jusque dans son allure, ouverture et saisie profonde de son temps, langage à la fois poétique et percutant. Mais aussi un homme pétri, jusqu'à la moëlle, du meilleur de la tradition monastique, dans tout son radicalisme. Il est tonifiant de rencontrer des hommes comme lui, hommes du 20^e siècle, de plain-pied dans les problèmes de l'Eglise et du monde d'aujourd'hui, et hommes d'éternité, contemplatifs et chercheurs de Dieu.

Au cours de la retraite, nos soeurs de Lourdes ont accueilli pendant vingt-quatre heures une équipe de télévision venue faire un reportage sur leur maison de prière. Tous les aspects de notre vie ont été filmés. Pour nous qui étions en retraite, la journée s'est déroulée normalement, sans aucun changement, avec seulement la présence par-ci par-là de quelques tech-

niciens et de leurs projecteurs. Cette émission a passé le 5 décembre, en 3ème chaîne, et annonçait en même temps la causerie que devait faire le lendemain à Lourdes le Cardinal Guyot, archevêque de Toulouse, sur la sainteté de Mère Marie Eugénie. Pendant plus d'une heure et demie, ce fils et frère d'anciennes de l'Assomption (l'une de ses soeurs est Soeur M. Bernard, de la communauté de Lourdes Massabielle) a tenu en haleine un auditoire de trois cents personnes. Le cardinal sera à Rome le 9 février, et l'un des concélébrants de la Messe de Béatification avec Paul VI.

Le 15 novembre, comblées par notre retraite et si reconnaissantes envers nos soeurs de Lourdes, nous franchissons les Pyrénées. A Irun, Soeur Maria Jesus Moreau, venue de San Sebastian, nous rejoint et monte dans le même train. Arrêt à Burgos : le soir tombe déjà, mais nous avons vite fait d'apercevoir sur le quai des bras violets qui s'agitent joyeusement et des voiles gris qui accourent : cela fait chaud au coeur d'embrasser Mère Maria Cruz et son Conseil, ainsi que les soeurs des deux communautés de Burgos. On reprend la route, cette fois-ci en voiture, et c'est la nuit quand nous arrivons à Valladolid, premier rendez-vous des rencontres par zone. Le reste, vous le savez : dix-huit jours passés avec nos soeurs d'Espagne ; dix-huit jours bien remplis, où alternent les assemblées générales (de 40 à 150 soeurs, selon les zones), les carrefours par communauté, les échanges sur place par petits groupes, le dialogue personnel. Pour la première fois, nous faisons l'expérience d'une rencontre vécue à nous cinq avec l'une de nos Provinces. Il nous est précieux d'avoir pu vivre ensemble ces moments bien importants de recherche et de réflexion, d'avoir pu accueillir toutes les cinq les problèmes, les initiatives, les souffrances et les espoirs de l'Espagne, et de les laisser habiter d'autant plus profondément notre coeur et notre prière.

Le 2 décembre : retour à Auteuil. Pendant notre absence, plusieurs événements à signaler. Le 13 novembre, un bon nombre de soeurs se sont rendues à Lübeck où l'on ramenait le corps de Mère Thérèse Emmanuel, du cimetière près de Lamazou où il se trouve depuis une cinquantaine d'années. Ainsi, le tombeau de Mère Marie Eugénie à Lübeck, laissé vide depuis le 26 juin dernier, abrite maintenant celle qui fut l'inlassable artisan d'unité aux origines de la congrégation. Le dimanche 24 novembre, Messe télévisée dans notre chapelle d'Auteuil, et animée par John Littleton ; c'était la fête du Christ Roi : liturgie toute centrée sur la venue du Royaume et sur l'Année de la Réconciliation sur le point de s'ouvrir. Le répertoire était entièrement fait de nouveaux chants, ceux que John Littleton destine à nos célébrations de Rome les 8 et 9 février prochains. En novembre aussi, un autre « ami de la béatification », Raymond Fau, est venu demander la collaboration de nos soeurs pour un disque qu'il prépare à l'occasion de l'Année Sainte. L'enregistrement a été fait dans notre chapelle. Le disque, du Studio SM à Paris, fera partie de la série « Eglise en fête », avec, comme sous-titre :

« Raymond Fau chante avec les Soeurs de l'Assomption. »

Puisque nous sommes dans le secteur « mass media », vous vous rappelez peut-être que « Partage-Auteuil, n° 11 », p. 1, vous informait que la revue « Peuples du Monde » fera paraître en février 1975 un dossier sur l'Assomption à travers le monde. Ce travail est à présent terminé. Sr Christine-Marie (Buhan), collaboratrice à « Peuples du Monde » depuis septembre, en a été la cheville ouvrière : et cela n'a pas été sans mérites, en cette période de paralysie et perturbations totales causées par les grèves en France... Si elle a pu mener son travail à bonne fin, en un temps record et en dépit de tous les obstacles, c'est grâce aussi aux maisons qui ont répondu à son appel et ont envoyé tous les renseignements nécessaires. Ce reportage comprendra une vingtaine de pages et de nombreuses photos. Les Provinciales des pays francophones ont déjà été contactées par Sr Christine elle-même ; les autres provinciales qui désireraient se procurer ce numéro peuvent s'adresser à Auteuil.

Comme dans toutes nos communautés, les soeurs d'Auteuil s'ingénient à gagner l'argent de leur voyage à Rome. Des industries multiples ont vu le jour. La plus fructueuse - aussi bien sur le plan évangélisation que sur celui finances - a été celle-ci : sept soeurs de la maison, de différentes communautés, ont été parler de Mère Marie Eugénie à toutes les messes dominicales de la paroisse ; à la sortie de l'Eglise, des magazines étaient en vente et sont partis comme des petits pains ! Signalons aussi le zèle de nos étudiantes de l'ENEP (Ecole Nationale d'Education Physique) qui ont leurs locaux chez nous et dont Sr Ignace Christine assure la direction et l'animation spirituelle, aidée de sa communauté. Ces filles qui ont de 18 à 25 ans, ne manquent pas d'idées fertiles ... et parfois inattendues : quelques-unes d'entre elles n'ont même pas hésité à aller chanter dans le métro pour gagner leur pèlerinage !

Très vite après notre retour d'Espagne a lieu chez nous une session « Courants Théologiques » qui réunit 250 supérieures générales ou provinciales. Session organisée par Mère Hélène, en tant que Présidente de la Commission de Formation U.S.M.F.

Ce furent trois journées très denses, très riches, avec des conférenciers tels que le Père Liégé, o.p. (« Situation de la Théologie dogmatique »), le Père Grelot, de l'Institut Catholique de Paris (« Situation de l'Exégèse »), Sr M. François Lamau, dominicaine et théologienne (« Situation de la Théologie morale »). Exposés, échanges, travail en carrefours, liturgie vivante et bien préparée : tout fut apprécié. Les participantes furent contentes de certaines précisions apportées (qu'est-ce que la Révélation ? le Dogme ? la Théologie ?), ressentirent fortement la nécessité de critères pour se retrouver dans le foisonnement sauvage de multiples « théologies » d'aujourd'hui, et repartirent convaincues des chances de la Théologie actuelle, conscientes

des points chauds de la recherche et de la nécessité d'y être présentes.

Et nous voici à Noël. Joie de nous replonger, comme chaque année, dans cette liturgie où éclate une joyeuse espérance, une joie grave d'abord et puis exultante, l'action de grâce envers notre Dieu qui vient nous enrichir de sa pauvreté, nous combler de sa tendresse. En remontant de la Messe de Minuit, nous nous sommes arrêtées ensemble à la télévision pour voir la fin de l'émission sur l'ouverture de la Porte Sainte à Rome. Et tandis que se profilait sur l'écran le dôme de Saint Pierre et ces différents lieux où nous serons dans quelques semaines et que contemplaient en ce moment les téléspectateurs de Rome à Moscou, de Londres à Athènes, quelle n'est pas notre surprise d'entendre le speaker de l'Eurovision annoncer que la première Béatification de l'Année Sainte serait celle de Mère Marie Eugénie, fondatrice des Religieuses de l'Assomption !

Profondément unies dans cette attente, nous vous souhaitons toutes les meilleures grâces de Dieu pour cette Année Sainte, afin qu'elle soit « sainte » pour chacune de nous d'une façon toute spéciale.

Soeur Thérèse de M. Immaculée

P.S. : Par oubli, le numéro 12 de « Partage Auteuil » a omis d'indiquer l'auteur de l'article « Un miracle de la grâce » (p. 27 28) : mais vous aurez deviné sans difficulté qu'il s'agit de notre archiviste, Soeur Jeanne Marie.

AGENDA de MERE HELENE

- | | |
|--|--|
| 2 février | départ pour Rome (avec les Conseillères) |
| 15 février | début du C.G.P. à Frascati (vous en trouverez l'adresse exacte plus loin dans les renseignements donnés par le Secrétariat général). |
| Dès la fin du C.G.P. : vacances de la Communauté générale, aussi à Frascati, pendant une dizaine de jours. | |
| Retour à Auteuil vers le 20 mars. | |



Noël 74

« L'Assomption en marche †
qu'est-ce que cela veut dire ?

Il me semble m'adresser aujourd'hui, non pas seulement à vous mais à toute la congrégation. En effet, d'une part, nous sommes au seuil d'une année qui va être bien importante pour nous et d'autre part, toutes les Provinces sont représentées ce soir à Auteuil, ce qui est une grande joie.

Je voudrais reprendre avec vous trois des phrases que nous venons d'entendre de l'Evangile de Luc (2,1-20).

« Les bergers se dirent les uns aux autres :
Allons donc à Bethléem
et voyons ce que le Seigneur nous a fait
connaître. »

Les Bergers se disent les uns aux autres : « allons » ...
Ils s'interpellent les uns les autres, se stimulent en vue d'un départ. En effet, nous sommes des hommes sans cesse appelés, envoyés, invités à partir : « allez, voici que je vous envoie ... ; allez enseigner ... ; allez partons d'ici... ; allez dans le monde entier... ; allez jusqu'aux extrémités de la terre... »

L'Assomption va se **mettre en marche vers Rome** dans quelques semaines. Il me semble que ceci est un fait mais en même temps comme un symbole qui dépasse de beaucoup l'acte lui-même. Même celles qui **n'iront pas à Rome** ont à se **mettre en marche** car nous sommes des hommes de la route ; notre vocation est celle de routiers, toujours en chemin, sans demeure permanente, appelées à nous arracher à toute installation, à quitter un pays pour un autre, appelées à une conversion, à une metanoia. Les récits bibliques se passent souvent sur un chemin : Elie, Jonas, la Samaritaine, l'aveugle de Jéricho, Jésus avec sa croix, les disciples d'Emmaüs sont sur la route. L'homme biblique est un itinérant, un nomade. Nous sommes des passants, des hommes debout, dressés, station verticale. Il nous faut donc partir, être tellement partis que le retour soit impossible. Le croyant seul peut accepter de se mettre en route, « Heureux les hommes dont tu es la force, ils se décident à prendre la route. » (Ps. 83). Cette route traverse le désert mais passe aussi par les villes et les villages ; elle draine les foules ou nous laisse solitaire ... Parfois, au milieu du chemin, après quelques années de marche, le goût de la lutte nous abandonne ... va-t-on continuer ? C'est l'énergie de Dieu qui doit nous soutenir et non la nôtre. Il faut se délester encore, jarguer tout, jeter même la boussole et ne plus fixer que le soleil. La vie du matelot ou du routier n'est pas d'arriver mais de partir. Fixer le Soleil, ne compter que sur Celui qui nous a aimés, le premier, fixer le Soleil même à travers le brouillard le plus épais, même le soir et la nuit, même au cœur de l'hiver. Comme le dit Jean de la Croix : « En cherchant mes amours, j'irai comme un routier, je ne cueillerai pas de fleurs, je n'aurai peur de rien et je passerai les frontières. » La vie religieuse n'est pas, ne devrait pas être sédentaire. Nous sommes mobilisées pour chercher la plénitude de la rencontre, « Allons et voyons ». On ne part que pour **chercher à voir quelqu'un**, on part à cause d'un événement, on ne va pas n'importe où au gré de son caprice. Tout ce que nous entreprenons est en vue de quelqu'un, nous nous préparons à la rencontre, toute notre vie est cette route au bout de laquelle nous verrons sans voile, sans enveloppe. Voyons ... Venez et voyez... Allons et voyons. On ne marche pas parce que les autres marchent car alors on s'arrêterait lorsque certains s'arrêtent. On marche à cause de la rencontre, à cause du Nom : « C'est pour le Nom que nous nous sommes mis en route » (Jn. 3,7). Est-ce encore bien le pôle qui nous attire, cet absolu des premiers

jours ? Est-ce que nous continuons à parler sur notre premier amour ?

Ils se disent les uns aux autres : « allons ». Est-ce cela que nous faisons en communauté : nous aider à prendre la route, à marcher malgré le vent et les orages ? Etre des marcheurs et des voyants de l'invisible, des guetteurs d'amour, telle est notre vocation. Tout dans la **vie de communauté doit concourir** à faire de nous des marcheurs et des voyants. Est-ce bien ce que nous faisons ? Est-ce cela que nous nous disons les uns aux autres ? L'une à l'autre ? Est-ce ce genre d'invitation que nous nous lançons dans la brume quotidienne de la route ? C'est là la fine pointe de la **réconciliation** qui ne se fige pas sur une simple bonne relation mais qui est dynamisme, marche vers Dieu, la main dans la main.

Il me semble que l'Assomption toute entière est invitée dans cette marche symbolique vers Rome à se dire les uns aux autres dans un élan nouveau : « Allons et voyons ».

« ils vinrent donc en hâte
et trouvèrent le nouveau-né
couché dans la crèche. »

Ils trouvèrent Dieu ... au bout de la route il y a Dieu. Ou plutôt ils trouvèrent un petit enfant... Pour **trouver Dieu**, il faut accepter de ne voir qu'un petit enfant. Pour trouver Dieu, il faut passer par le contraire de la logique humaine. **La Foi est une loi de renversement** ; tout au long de l'Ancien Testament, la préférence est accordée au cadet sur l'aîné (Abel, Esaü, Joseph), à la femme stérile sur la femme féconde (Sara, Rachel, Anne), au faible sur le fort (Abraham, Moïse, Gédéon, Esther) mais cela culmine au moment de l'incarnation. C'est le point d'incandescence. Le paradoxe n'est plus qu'une femme stérile enfante mais qu'une Vierge en Israël devienne, de par l'Esprit, le réceptacle du Dieu vivant. Le paradoxe est que le Tout-puissant est enveloppé de langes, le Verbe est sans parole. Celui qui vient du Royaume éternel est déposé dans une crèche. **Dieu se dit en disparaissant.**

Il me semble que tout l'enjeu de la sainteté simple et forte qui doit être la nôtre est là : accepterons-nous ce regard de renversement ? Accepterons-nous d'être ce néant, ce trou, cette absence

où Dieu pourra venir ? Cette vallée profonde qu'il pourra combler toujours plus ?

Noël c'est le triomphe de la puissance de Dieu dans la faiblesse. C'est la place pour la gratuité du Salut de Dieu, c'est la fente par laquelle nous pouvons laisser passer l'amour. Il s'agit de vérifier par notre vie que l'impossible de l'homme c'est le lieu même du possible de Dieu.

En cette Année appelée **Sainte** où l'Eglise reconnaît que Mère Marie Eugénie est **sainte**, nos coeurs seront-ils assez durs, assez lents à croire, pour ne pas entendre l'appel à la sainteté qui nous est lancé personnellement ?

Nous ne sommes sur la terre que pour y chercher Dieu et pour le trouver. Nous savons depuis 2000 ans que pour trouver Dieu il faut tout perdre. Si on ne veut pas perdre sa vie, on ne trouvera rien.

« Les Bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils avaient vu en accord avec ce qui leur avait été annoncé. »

Cette année devra bien être pour nous une année de louange et d'action de grâces. Pourquoi ? Parce que l'Assomption a beaucoup d'amis ? Parce que la Béatification sera un temps de rencontre et de connaissance ? Une certaine apothéose ? Pas du tout. Mais parce que l'Eglise a reconnu ce que nous savions déjà, la sainteté de Mère Marie Eugénie, la valeur prophétique de son message, la beauté de notre congrégation. Ce que nous allons voir et entendre va être **en accord** avec ce qui nous avait été annoncé dans le fond de notre coeur... L'événement va confirmer ce que nous pressentions. N'est-ce pas là la source de toute louange et action de grâces : reconnaître dans nos vies que ce que nous voyons est **en accord** avec ce que Dieu nous dit, déchiffrer dans les faits la Parole de Dieu, retrouver en chaque événement ce que nous avons au fond du coeur, réconcilier l'événement qui vient avec la Parole écrite au fond de nous, finalement identifier la volonté de Dieu avec la nôtre, la mettre « en accord », la réconcilier. C'est là ce dont nos frères écartelés ont besoin. Au milieu de l'Histoire insupportable du monde découvrir l'histoire du Christ. Celui qui croit ne se

perd pas dans les rêves d'un monde meilleur. Il trouve de façon surprenante la paix au milieu de la lutte et l'amen de la réconciliation. Il trouve la certitude au milieu des incertitudes. Savoir remonter du fleuve qui s'étale sous nos yeux à la source.

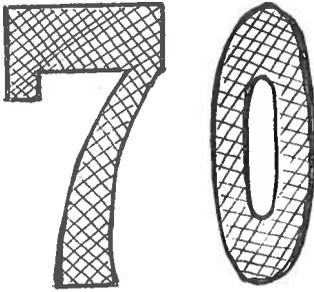
Ils louaient et glorifiaient Dieu parce que ce qu'ils avaient vu et entendu était en accord avec ce qui leur avait été annoncé. Etre de ceux qui trouvent les vrais accords et font naître l'harmonie entre Dieu et l'homme. C'est là un autre aspect de la réconciliation peut-être le plus véritable.

Conclusion.

Pour conclure, je dirai que l'Assomption en cette année exceptionnelle est un peuple en marche, comme je l'écrivais le 25 avril 1974, un peuple debout, hommes de passage, citoyens d'ailleurs, qui, des unes aux autres, de pays à pays, de communauté à communauté, de soeur à soeur, d'ami à ami, se disent les uns aux autres : « Allons... quittons... et voyons, voyons ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Et je suis sûre qu'au bout de la route, ensemble hommes et femmes, riches et pauvres, frères et soeurs, nous verrons, nous trouverons Dieu, qui a pris forme de tout-petit, Dieu à l'envers, Dieu déroutant mais notre Dieu, Dieu présent dans un monde en destruction où l'homme n'est pas libéré, Dieu au milieu de la guerre et de la faim. Et nous repartirons en chantant et glorifiant Dieu non à cause d'un certain succès mais parce que ce que nous aurons vu était en accord avec ce qui nous avait été annoncé, parce que l'événement viendra confirmer cette Parole intérieure qui est inscrite en notre coeur. Et l'Assomption, comme sa toute première soeur Marie Eugénie, humblement, sans rien d'extraordinaire, deviendra sainte en présence de son Dieu, renouvelant sans cesse la consécration de tout son être, pour l'amour de Jésus Christ, librement et pour toujours, s'engageant par vœux et jusqu'à la mort à suivre le Christ pauvre, chaste et obéissant, à vivre l'Evangile et à servir les frères.

Y a-t-il mots plus absolus, expressions plus radicales que celle de notre profession ? Y a-t-il folie plus grande que de prétendre vivre cela aujourd'hui ? Pourtant, je crois que nous y sommes appelées. Au moment où la cité séculière s'étale sous nos yeux, au moment où tant de courants négatifs atteignent nos communautés, je crois que nous pouvons le vivre, je crois que nous le vivrons puisque Jésus, ce soir, nous apporte le Salut gratuitement.

Chacune sait que dans la Bible
7 ... 40 ... 70 ... sont des chiffres
parfaits qui indiquent une plénitude...



Mère MARIE DENYSE aura
70 ans le 30 janvier prochain. C'est
le même jour que la Mère célèbre l'an-
niversaire de sa naissance et de sa
profession, dans l'unité de son être...
elle a reçu la vie de Dieu le 30 jan-
vier 1905 et l'a lui a rendue égale-
ment un 30 janvier 1927.

Chaque année nous nous retrouvons près d'elle à cette date mais
cette fois ce sera très particulier n'est-ce pas.

Mère Marie Denyse anime notre nouvelle maison de prière de Lour-
des ; récemment aménagée les années dernières, elle est parfaitement fonc-
tionnelle. Une ravissante chapelle dépouillée, sobre, lumineuse ; un envi-
ronnement de silence et de beauté où tout invite au dialogue avec Dieu.
L'accueil d'une communauté simple, ouverte, efficace, présente partout à
l'animation : celle des repas comme celle de la liturgie, avec une discrétion
qui crée un climat de liberté.

Centre de rencontres oecuméniques, la maison est aussi un lieu de
dialogue avec les incroyants mais, de façon privilégiée, tout concourt à
la prière et à l'expérience de Dieu.

Au rez-de-chaussée une petite communauté de huit sœurs avec
Mère Marie Denyse, au second une nombreuse communauté de sœurs an-
ciennes avec Mère Genevève Emmanuel qui, par leur enracinement dans la
contemplation autant que par leur travail encore bien courageux participent
efficacement à la marche de la maison.

Mère Marie Denyse est heureuse, très heureuse dans cette forme
de présence à l'Eglise ; de nombreux amis d'autrefois ont la chance de la
rencontrer car lorsqu'on vient d'Afrique, d'Amérique ou d'Asie on va facile-
ment jusqu'à Lourdes. Et ainsi, la Mère reste reliée à toutes nos provinces.

Bien sûr, nous l'aurons à Rome avec nous et, ensemble, nous pour-
rons rendre grâce.

BON ANNIVERSAIRE, chère Mère !

Soeur Hélène Marie.

**LETTRE DE N.MERE FONDATRICE
AU PERE D'ALZON, le mettant au courant des voies
spirituelles de Mère THERESE EMMANUEL.**

NOTA : Cette lettre avait été envoyée au Père d'Alzon pour le tenir au courant des grâces exceptionnelles faites à Mère Thérèse Emm.

Elle fut communiquée à Mgr Gay, fondateur du Carmel du Dorat (Hte Vienne) et resta là, ignorée pendant un siècle... L'archiviste du Carmel la retrouvant l'envoya au Père Gervais Quénard qui l'adressa à Mère Marie Joanna le 6 février 1943. Mère Thérèse Joseph la mit dans le coffre-fort d'Auteuil où elle resta jusqu'en 1949.

Cette lettre n'a donc pas figuré au procès, l'examen des écrits s'étant terminé le 31 janvier 1939.

Elle est complètement inédite. Vous serez sans doute contentes de la connaître. On ne sait qu'admirer davantage : les grâces mystiques de M. Thérèse Emm. ou le discernement des esprits chez M. Marie Eugénie à 27 ans, elle n'avait pas encore fait ses vœux perpétuels.

Consultez la lettre n° 1590 du 1er septembre 1843 où le sujet est déjà touché.

Sr Jeanne Marie.

9 juin 1844

«/ Rappelez-vous qu'en vous parlant de Soeur Thérèse Emm. je veux vous imposer en revanche une sorte d'obligation de me dire aussi ce que vous aurez remarqué dans la conduite de Dieu sur votre religieuse stigmatisée afin que j'en tire des lumières pour ma conduite.

C'est le jour de Saint Augustin, l'année dernière (28 août 1843), devant le Saint Sacrement exposé que Soeur Thérèse Emmanuel a ressenti la première impression et a eu la première connaissance du dessein de Dieu sur elle en ce sens. Je n'ai sous les yeux aucun de ses papiers et je suis fort sobre à lui parler du passé de sorte que je ne pourrais pas entrer avec certitude dans les détails que vous pourriez désirer. Je ne vous parlerai que de ce dont je suis sûre, et qui m'a paru donner le plus d'indications sur le caractère de ses voies.

Je vous ai lu autrefois de ses vues : vous vous souvenez peut-être que la vie de Jésus Christ en elle, et une union par laquelle Il la regardait comme son humanité en étaient le sujet ordinaire :

1° - les mystères auxquels elle était appliquée étaient l'Incarnation sur-

tout, la Naissance, puis la vie de Jésus Christ ce qu'elle appelait ses trois vies, et qui s'est longtemps et souvent représenté pour elle dans l'oraison : vie terrestre où il ne touchait à tous les points de la vie humaine que pour les relever à Dieu et à la vie divine, ce qu'elle concevait être plein de peines et d'effort.

2° - vie du tombeau, morte à la vie humaine, mais non pas entrée dans la dilatation de la vie divine.

3° - vie ressuscitée enfin où toute vie humaine est absorbée dans la vie de Dieu qui offre à l'âme dilatée son océan sans limites.

Je vous avertis qu'ici les expressions sont miennes et non pas siennes. Toujours ses vues ont été accompagnées d'enseignements. Ainsi passer dans la vie humaine sans s'y dilater en la moindre chose, tendre à l'état de mort, qui a longtemps et puissamment occupé son âme, etc... toujours quelque chose à faire, quelque fidélité à rendre en suite de ses vues, et en choses fort intimes, fort justes, fort saintes, fort convenables à ses besoins et à sa vocation, (quoique par moments certaines choses parussent contrarier le côté actif de cette vocation).

De plus ces vues moulaient son âme sous leur empreinte, elles agissaient efficacement, lui portant jusque dans l'extérieur des effets conformes à ce qu'elles demandaient d'elle. Enfin la parole sainte y était toujours appliquée intérieurement avec une haute justesse et profondeur : selon mes lumières, la théologie la plus élevée y eut trouvé des lumières rares et d'une haute exactitude.

Cela n'est pas parler de son état présent direz-vous ? Pour moi ce sont les marques qui l'affirment. Disons encore que jusqu'à l'époque des stigmates, ces lumières s'infusaient dans son esprit avec une paix silencieuse ; la tenant sans mouvement et sans activité sous leur absorption.

Je crois que l'hiver précédent elle avait eu beaucoup d'impressions sur les paroles d'Isaïe : *Langueres nostras ipse tulit. Cum iniquis reputatus est Sicut Agnus ad occisionem Obmutui*, et toutes les autres de même sorte, mais jamais elle n'avait pensé aux stigmates ni ne s'y était crue destinée.

Quand le jour ou le lendemain de Saint Augustin (1843), elle est venue toute honteuse se cacher dans mes bras pour m'avouer cela, elle me dit que lorsqu'elle était seule à l'adoration, elle avait été comme renversée intérieurement de la vue de Jésus Christ lui disant : *Ma vie est crucifiée, je veux mettre ma vie en toi, ma vie crucifiée, elle n'avait pas eu de vision particulière, mais alors qu'elle tâchait d'accepter cela en repoussant l'idée de stigmates qui blessait son amour de la vie ordinaire, l'impression était devenue si forte qu'elle était en quelque sorte forcée d'ouvrir les bras, je crois qu'elle entendait : Je percerai tes mains et tes pieds, je te donnerai*

mes plaies de douleur et d'ignominie. En même temps comme elle se recommandait au Saint Sacrement pour n'être pas trompée, elle sentait comme des rayons qui venaient du Saint Sacrement et qui imprimaient la douleur dans ses pieds et dans ses mains.

Les jours suivants cette douleur alla en augmentant de telle sorte que ses mains se crispaient ne pouvant lui rendre aucun service. Les pieds qui d'abord avaient été moins douloureux le devinrent bientôt plus, de sorte qu'il lui fallut rester étendue avec beaucoup de douleur. Je lui portais et lui coupais sa nourriture pour qu'elle put la prendre. En même temps elle était inondée de vues sur le Saint Corps de Jésus se livrant avec un ineffable amour et demandant sa part du sacrifice, sur les effets des plaies de Jésus, elle ressentit aussi l'impression d'une croix au milieu de la poitrine, et de douleurs sur la tête. La croix de la poitrine lui était montrée comme la plaie de l'amour qui fait porter toutes les autres, en lesquelles elle n'a jamais vu que les marques dues à une pécheresse, les stigmates de honte. Souvent il lui était présentée une croix noire et triste pour exprimer la grandeur des souffrances, souvent c'était Jésus en croix qu'elle voyait et de ses pieds et de ses mains sortaient des rayons qui augmentaient sa douleur. Cependant nulle marque extérieure à l'exception du recoquillement des mains, et d'une sorte d'amollissement dans les pieds qui ne pouvaient guère la porter.

Souvent aussi des impressions d'amour ineffable, Jésus Epoux de Sang, Jésus cherchant quelqu'un en qui mettre sa vie de honte et de douleur, puis plus tard Marie comme Mère du Bien-Aimé, empressée de lui préparer une épouse, le Saint Esprit à qui elle se recommandait souvent pour n'être pas trompée, la regardant avec respect comme destinée de Dieu à quelque chose pour la gloire du crucifié, la sanctifiant, la préparant comme une humanité qu'allait offrir sur la croix celui qui n'a rien eu qu'il n'y ait offert à son Père. Par dessus tout l'impression que les stigmates ne devaient être en elle (faites attention à cela, c'est pour moi le noeud de ses voies) que l'expression de la vie de Jésus quand elle y serait entière, que l'âme devait être crucifiée à toute vie propre avant que le corps en portât l'empreinte, qu'elle ne devait être qu'une humanité à laisser paraître Jésus, et (comme elle disait) que ce seraient les plaies de Jésus qui se montreraient au travers de sa chair quand elle lui serait tellement assujettie que toute sa vie pût se montrer au travers d'elle : par là que ses souffrances seraient efficaces et puissantes ; que toutes les créatures devraient demander qu'elle fût crucifiée ; si elles pouvaient comprendre l'efficacité de son sang et ce que toutes elles y gagneraient.

En même temps son état de prière se transformait. Un peu avant le Carême, au lieu de l'absorption qui n'opérait en elle qu'un recueillement extérieur fort humble et abaissé, ces lumières intérieures produisirent souvent en elle un effet qu'elle qualifie d'enlèvement, qui la tient sans haleine, presque soulevée de sa place, la tête en arrière, de telle sorte que je ne sais comment nos soeurs ne s'en sont pas aperçues. Elle dit qu'il semble qu'on

la tire en haut, que la partie supérieure de son corps est comme un liège qu'on ne peut retenir sous l'eau, qu'elle cherche à respirer en soulevant la tête : qu'au lieu d'une infusion paisible de la vérité en elle, ces lumières lui sont montrées comme l'éclair dans une région plus haute où elles entraînent son esprit et où elles tirent son corps en sorte qu'elle ait peine à résister.

Les douleurs avaient diminué surtout aux mains, un mois peut-être après la fête de Saint Augustin. Elle s'en servait, quoique souffrant parfois encore beaucoup : elle avait plus de peine à marcher, mais elle avait recommencé à suivre la Communauté dans l'observance de la règle, à part qu'à l'office elle ne peut rester debout, même maintenant.

Au bout de tout cela, je suis loin d'attester que ces effets ne puissent pas être d'imagination, quoiqu'il soit assez difficile d'expliquer ainsi les vives douleurs éprouvées après l'impression, encore qu'elles aient diminué et la difficulté de marcher qui subsiste dans une personne très agile auparavant. Mais ce qui est au-dessus du doute, c'est la transformation spirituelle qui s'est opérée en même temps dans l'âme de soeur Thérèse Emmanuel. Vous savez que malgré toute mon affection et toute sa vertu, je ne pouvais m'empêcher de me plaindre à vous de sa raideur, et de mille dispositions opposées à la douceur de l'amour. Eh bien, ces impressions l'ont rendue la suavité même. Elle était certes plus juste que bonne, comme disait saint François de Sales, elle est devenue mille fois plus bonne que juste, compatissante, miséricordieuse, enfin toute pleine de l'amour et de la douceur de Jésus et dès lors je vous avoue, malgré tout ce qui me reste à vous dire, que je suis déterminée à la maintenir dans ces voies, envers et contre tous, à la seule réserve d'un ordre de mes supérieurs ; car peu importe qu'elle ait la tête en arrière à l'oraison sans extase réelle, ou qu'elle croie avoir des stigmates qu'elle n'aurait pas, pourvu que l'effet soit de la rendre entièrement parfaite dans son intérieur comme dans toute sa conduite. Mais comme Dieu seul peut faire ce dernier effet, j'en infère qu'Il produit aussi les autres.

Il faut donc vous dire qu'à l'entrée du Carême, à ces états de prière qui devenaient extraordinaires s'ils étaient aperçus, se joignit une chose qui me déconcerta fort, l'impression qu'elle n'avait plus à être nourrie que des souffrances et de la vie de Jésus et l'impossibilité de manger. Quand on la forçait, l'envie de vomir venait à la deuxième ou troisième bouchée, et il fallut se résoudre à lui voir passer le Carême entier sans plus que deux tasses de thé par jour et soit une pomme cuite, soit exactement une bouchée de pain. Il est de fait qu'en même temps, elle suivait la Règle, elle enseignait ses novices du matin au soir, qu'elle n'éprouvait aucun mal, aucune faim, aucune fatigue, et que dans ses impressions elle sentait comme un baume de vie qui se répandait dans tout son être. Je crus devoir consulter le médecin, il la trouva constamment en parfaite santé, le pouls

sans faiblesse ; enfin je crus, d'après ces choses extérieures, qui au premier jour pouvaient être remarquées par d'autres, devoir parler au Supérieur après en avoir prévenu le Confesseur.

Monsieur Gaume fut très réservé, très calme ; mais en parlant à la soeur, il lui dit seulement qu'on avait eu tort de lui faire écrire ses impressions ; et qu'il voulait qu'elle se tint désormais libre de tout ce qu'on pourrait lui dire à cet égard. Le confesseur qui tient par-dessus tout à sa réputation de directeur, soit que Mr Gaume l'eût blâmé à cet égard, soit qu'il voulut, comme je le crois, se réserver le droit de dire à l'issue : je m'en méfiais, soit, je l'ai toujours approuvée, commença à ne plus rien dire, ni en blanc, ni en noir, sur ces voies, ne répondant plus quand elle lui demandait par la suite si elle avait tort de résister aux impressions, lui qui les avait approuvées à l'excès.

De son côté soeur Thérèse Emmanuel trouvait une sorte de négation de leur vérité dans la non réalisation de l'impression réitérée qu'elle avait eue qu'au Vendredi Saint elle aurait les stigmates. Elle avait entendu plusieurs fois : Tu seras victime avec moi. Au lieu de cela, elle était dans son lit, souffrant à l'excès, il est vrai, mais de tout autre chose. Après cette maladie de deux ou trois jours, qui finit à Pâques elle put recommencer à manger, et en tout cela elle crut trouver une raison de ne plus admettre que ces impressions étaient de Dieu d'autant que son Confesseur gardait le silence avec méfiance, et que son Supérieur lui avait dit de se tenir libre. J'avoue que d'abord je la laissais à cette nouvelle impulsion, me bornant à lui dire que cela importait peu, et je dois dire qu'elle me parut alors se conduire avec une grande vertu durant quelque temps. Sans dépit, sans découragement, sans même s'inquiéter, elle me disait qu'elle ne pouvait vivre sans posséder Dieu aussi entièrement qu'elle l'avait vu, mais qu'elle sentait maintenant le bonheur de la foi, puisqu'elle y retrouvait au centuple tout ce que ses impressions lui promettaient ; qu'il lui semblait qu'au delà de ses impressions, elle entrait dans l'océan de la foi, et qu'elle y trouvait que Dieu l'avait faite pour lui, qu'il lui ordonnait d'entrer dans l'union la plus intime, etc... je la connais tellement qu'une sorte de prévoyance me fit lui dire dès lors, tout en l'approuvant beaucoup, que cependant il ne fallait pas rejeter les impressions quand elle en aurait car tant qu'elles sont conformes à la foi, elles sont le moyen par lequel les vérités de cette foi nous sont appliquées et rendues sensibles, et comme la couleur de la lumière de Dieu que notre oeil ne saisirait pas sans cette couleur.

Les premières semaines de Pâques se passèrent bien, elle n'avait pas d'impressions, et pour obtenir tous les biens qu'elle avait découverts par ses vues dans la croix, elle tâchait d'embrasser toutes les petites croix. Oui, mais à mesure que se séparant, s'éloignant de plus en plus de ses impressions, elle perdit la foi aux lumières qu'elle y avait reçues, la bonne volonté diminua, elle regarda autour d'elle, et se dit ; mais ne peut-on pas garder sa vie et servir Dieu ? D'autres impressions aussi revinrent et le trouble

naquit de l'incrédulité avec laquelle elle les reçut et de l'opposition à Dieu où elle se trouva. Libre par l'ordre de son Supérieur elle se sentit sans appui, même avec mon avis. Elle sentit renaître un fond d'elle-même que, malgré toute sa perfection acquise, je connais bien, et qui est la révolte même. Effrayée, troublée, elle retomba dans de grandes peines et aussi dans des défauts, jusqu'à ce que dernièrement je l'aie pressée de me donner sa liberté. Dès qu'elle me la donne, et qu'elle cède à ses impressions, qu'elle s'y tient soumise, les ravissements même extérieurs reviennent, et Notre Seigneur lui fait reproche d'avoir perdu le temps et les grâces, de ne pas le laisser libre, chez elle, de lui opposer sa volonté, son avis, son indépendance, sa répugnance à l'improbation ou à la moindre incertitude ; il lui montre toujours un dessein de croix, de stigmatisation, et ce matin précisément il l'a tellement pressée de ne plus donner lieu à son indépendance, et de se mettre hors d'état de résister à sa volonté et à ses impressions qu'elle est venue me demander de lui laisser faire une promesse particulière de m'obéir en ces choses intérieures. Je l'ai acceptée, et voilà où nous en sommes.

Si je suis entrée dans ce détail c'est qu'il peut vous montrer l'espace de combats, d'épreuves, dont s'entoure cette voie. A mes yeux ces derniers incidents doivent créer la souplesse dans le fond de l'âme de soeur Thérèse Emmanuel ; et une obéissance assez parfaite pour qu'elle fasse ce qu'on lui dit, indépendamment des sentiments qu'on témoigne. Ici personne ne lui avait dit de laisser ces voies, mais parce qu'on en avait témoigné de la méfiance, elle ne pouvait supporter d'y rester avec un doute, même par obéissance. Peut-être je prends une responsabilité, mais je crois de mon devoir de la prendre pour lui donner la paix, et la mettre dans la perfection où elle peut se tenir à l'aide de cette paix et de ses vues : quant aux résultats extraordinaires, je m'en soucie fort peu, ils n'auront lieu que s'il plaît à Dieu mais à dire vrai, je m'y attends.

Des Archives du Monastère du Carmel du Dorat (Haute Vienne) :

L'original de cette lettre se trouve parmi les manuscrits et souvenirs de notre Fondateur, Monseigneur Gay, à qui elle avait dû être communiquée par le R.P. d'Alzon auquel elle est adressée, à l'Archevêché de Lyon, d'où on l'a fait suivre à Turin (Poste restante). La lettre sans enveloppe, est fermée par un cachet de cire rouge portant une croix reposant sur deux branches de lys croisées. En exergue : « Christus omnia in omnibus. »

NOTRE MERE FONDATRICE

vue par nos Soeurs.

Le Message de Marie Eugénie, est-il aujourd'hui vivant ? Quel défi nous présente-t-elle à nous, engagées sur le chemin tracé par elle, nous qui voulons, comme elle, aimer passionnément le monde où nous vivons et y devenir des témoins de la foi ?

Ce dynamisme, ce défi, c'est ce que ces lignes essaient d'exprimer. Je ne les écris pas comme celui qui en peut citer par coeur des textes et des textes. C'est plutôt un écrit fait à partir de la « tradition », c'est-à-dire de ce que j'ai expérimenté, ce que j'ai reçu tout au long de nombreuses années en contact avec son message, comme élève d'abord, et plus tard comme religieuse de l'Assomption.

Au cours de ces années j'ai perçu par intuition et j'ai découvert des aspects valables et des interrogations qu'elle-même s'est posée et des réponses qu'elle s'est données, souvent dans l'obscurité. J'écris aussi à partir de ma situation de religieuse de l'Assomption d'aujourd'hui qui plus que jamais perçoit le défi posé à toutes les congrégations religieuses, donc aussi à la mienne. L'interrogeant sur la valeur de notre vie aujourd'hui, la question que peut-être Marie Eugénie, elle-même, nous poserait en 1974 : votre élan créateur au service des autres, votre zèle, dirait-elle, est-il capable de ne jamais dire « c'est assez » ? Est-il capable de ne craindre aucune audace, de rester fidèle à l'Évangile aujourd'hui comme j'ai tâché de le rester à mon époque ?

Tout message humain, par ce qu'il est, a quelque chose de caduque, de passager. Tout message humain a aussi une capacité d'être transmis et de trouver un nouvel écho, une réponse nouvelle. La façon de comprendre l'expérience et la vie de Jésus de Nazareth qu'a eue Marie Eugénie, pourrait-elle trouver un écho et une réponse en nous, hommes et femmes de notre siècle, nous qui vivons après le Concile le grand renouvellement de l'Église, son effort de « conversion », c'est-à-dire de retour à l'Évangile et aux hommes d'aujourd'hui dans un double sens de fidélité ?

Elle a tâché de vivre à son époque cette double fidélité aujourd'hui cherchée par l'Église. Un double mouvement, d'ouverture à Dieu et à la réalité se produit en elle, plus exactement nous pourrions dire que c'est un mouvement unique : la recherche de Dieu dans la réalité, l'adoration de ses droits, pour user de son langage.

Adorer les droits de Dieu c'est chercher sa volonté dans les événements et tâcher de se rendre profondément fidèle à cette découverte, du fond de son être.

Ceci était-il à l'époque de Marie Eugénie plus facile que maintenant ? Connaître le plan de Dieu, était-il plus accessible à ce moment là qu'à notre époque, si agitée par des mouvements divers, où nous nous trouvons perplexes devant une multitude de chemins, en voulant tout essayer pour adopter ce qui est réellement bon ?

Il y aurait la tentation à première vue d'affirmer qu'alors, vers la moitié du 19^e siècle les chemins étaient plus nettement tracés et les possibilités de choix étaient moindres. Mais pour peu qu'on réfléchisse au tempérament de Marie Eugénie, à la clarté de son regard sur les choses, nous nous rendons peut-être compte que la tâche de chercher Dieu et surtout de le chercher dans la réalité ne fut pas pour elle exempte de luttes.

Marie Eugénie a connu son temps, son monde. Elle y a été obligée par l'ambiance de sa famille et par son éducation. D'un autre côté le regard intéressé sur toutes choses faisait partie de son tempérament, plutôt peut-être de son charisme. Il nous suffit de lire ses lettres pour voir sa connaissance du milieu politique, national, ecclésial, religieux de son époque. Elle s'est intéressée à la réponse que l'Eglise était capable de donner aux intellectuels de son temps et a souvent souffert de ce que cette réponse n'était pas assez audacieuse, assez ouverte. Elle admirait certaines personnes dont les idées n'étaient pas comprises par l'autorité ecclésiale. En La Mennais nous en avons un exemple certain. Et même si elle s'est pliée aux décisions prises par l'Eglise en ce cas-là, ce fut plutôt par sa façon particulière de rester fidèle à l'Eglise de son époque, avec toutes ses lumières et toutes ses ombres, que par son approbation de la condamnation.

Elle désirait une Eglise capable d'accueillir des courants différents, de s'ouvrir à des réalités nouvelles.

Pourtant elle qui a souffert du péché de l'Eglise n'est pas tombée dans le péché de ne pas l'aimer, de faire de son côté la guerre, de croire qu'en se séparant du tronc il est possible de donner plus de fruit. Elle a décidé de lutter du dedans pour qu'elle devienne ce que le Christ a voulu d'elle.

Notre fidélité aujourd'hui doit se vivre parmi des courants si opposés, sans doute encore plus que de son époque. Ecouter Dieu aujourd'hui, vouloir sa volonté, cela suppose peut-être plus qu'autrefois, avoir les yeux ouverts au milieu d'un monde fondamentalement changeant, tâcher d'en embrasser la réalité le plus globalement possible, croire que rien de véritablement humain n'est éternel au plan de Dieu, qu'aucun mouvement (pourvu qu'il respecte l'homme) n'est si fondamentalement mauvais qu'il mérite d'être arraché dès sa racine, si nous ne voulons pas risquer de détruire le blé avec l'ivraie. Mais cela suppose aussi de ne pas aider celle-ci à croître par notre inconscience ou notre malice. Et cela suppose, les yeux bien ouverts, de travailler pour sa transformation. Car le germe du Royaume de Dieu qui est déjà dans la réalité humaine, doit continuer à se développer

jusqu'à sa maturité. L'intérêt passionné manifesté par Marie Eugénie à l'égard de son époque est celui qu'éprouve tout chrétien conscient de ce que, grâce à son travail, parfois très pauvre et très simple, la semence grandit sans que nous sachions comment, et l'humanité parvient à la mesure déjà vécue par le Christ et qu'il lui a proposée comme but.

Parmi ces mouvements qui se dessinent dans notre monde et auxquels sans doute Marie Eugénie aurait voulu répondre, se trouve le mouvement de libération commencé en différents pays par les pauvres de la terre. Or il nous est impossible de saisir quelle serait exactement la réponse que donnerait à ce problème une personne qui n'est plus en vie. Mais nous avons quelques données de la vie de Marie Eugénie, de ses intérêts, de ses soucis qui nous aident à deviner comment elle aurait réagi.

Que le monde doit se libérer pour devenir le Royaume de Dieu c'est quelque chose qui apparaît clairement dans ses écrits. Sa « théologie » est toute centrée sur Jésus-Christ « libérateur » et roi du monde. Toutes choses, suivant l'idée de Paul de Tarse doivent avoir pour tête le Christ, et les religieuses de l'Assomption ont la mission de travailler à l'édification de ce monde christocentrique. Dans ce sens-là, la libération, projet de Dieu sur le monde, aurait été bien accueillie par elle.

Mais la libération a aussi aujourd'hui pour nous d'autres implications. Elle embrasse toute la vie. Elle se réfère aussi bien aux personnes qu'aux institutions. Elle est libération intérieure, mais aussi structurelle. Aucun aspect de la vie : social, politique, économique, religieux ne lui échappe. C'est un processus réalisé par les pauvres de la terre ; et de ce processus-là nous serons les agents dans la mesure où nous serons présentes avec eux ; partageant réellement leur soif de libération, en le faisant « chair » dans nos vies.

Aurait-elle compris ceci ? En aurait-elle fait une idée-force dans la congrégation fondée par elle ? Il est difficile de le dire. Mais je suis portée à penser que la réponse de la congrégation pourrait être positive, en me référant à quelques orientations des derniers documents de la Congrégation et parce que déjà je le vois vivre en certains secteurs.

A son époque, Marie Eugénie est partie d'une idée que tout le monde avait alors et qui continue aujourd'hui à exister en beaucoup de nos milieux. « Si je désire que la transformation de la société se réalise rapidement et parvienne au plus grand nombre possible d'hommes, le chemin le meilleur, le plus efficace, c'est de « convertir », d'opérer une révolution fondamentale dans les classes dirigeantes, dit-elle. Si le groupe de personnes qui détiennent les charges les plus importantes se laisse imbiber de la mentalité évangélique, les lois, l'organisation des entreprises, toute la vie du pays sera transformée.

De cette idée, comme du besoin expérimenté par elle, dans sa propre chair, de conversion au sein de cette ambiance matérialiste, naquit son désir

de se vouer à l'éducation des classes dirigeantes de la société. C'était à son époque le chemin normal pour réaliser cette transformation de la société et coopérer à l'avancée du Royaume de Dieu.

Pouvons-nous lire cela d'une autre façon, percevoir sous un autre angle sa vision ? Je pense que oui. Non seulement à cause de son sens de l'Eglise qui lui aurait permis d'accepter un mouvement si fortement à l'oeuvre en elle, mais aussi parce qu'elle s'est portée vers ceux qui lui ont semblé en avoir le plus besoin. Aujourd'hui, pour nous, celui qui en a le plus besoin c'est le pauvre. Et surtout, pour nous chrétiens du 20^e siècle - au moins pour beaucoup parmi nous - ce qui a fondamentalement changé c'est le sens même de « classes dirigeantes ».

Si nous entendons par « classe dirigeante » celle qui a en elle-même la capacité de changer, de se convertir, (et elle en est capable simplement parce qu'elle n'a rien à perdre en ce changement) ; si nous comprenons que ceux qui sont capables d'accueillir en eux-mêmes le germe du Royaume ce sont les pauvres, alors en leur vouant notre vie nous entrons dans ce processus par le même chemin qu'à suivi Jésus.

Une lecture de l'Histoire du Salut, des choix de Dieu pour les chefs de son peuple, de la propre vie choisie par Jésus dans l'histoire de son temps ; une lecture même de toute l'histoire humaine qui, nous le savons par la foi, est aussi histoire de salut, nous place devant la même réalité : le pauvre, l'humble, l'opprimé a toujours été l'agent principal de libération.

Cette « révolution fondamentale » de mentalité, de vie, cette conversion à laquelle Marie Eugénie voulait que nous travaillions, se réalise surtout à côté du pauvre. Opérer la « révolution fondamentale » parmi les enfants des milieux bourgeois, comme elle nous le demandait, n'est-ce pas en fin de compte les faire passer du côté du pauvre ? N'est-ce pas les inviter, comme Jésus au jeune homme riche, à retourner son échelle de valeur selon laquelle l'homme important est le riche, le puissant, le savant ?

Je pense que, selon Marie Eugénie, notre pauvreté religieuse s'inscrivait aussi suivant cette ligne. Elle a cherché une vie particulièrement austère, dégagée. Est-ce qu'une femme qui estimait toute valeur humaine n'a pas été capable d'estimer les aspects positifs de l'argent, du plaisir, de la beauté ? Je crois bien que ce n'est pas cela le sens donné par elle. Non plus celui de solidarité avec le pauvre (idée, je crois, beaucoup plus tardive). Quand elle nous a demandé de vivre pauvrement, elle nous a demandé une pauvreté qui « conteste » le milieu. Liberté - dirions-nous à notre époque - face à la société de consommation, face aux valeurs de l'avoir en opposition avec celles de l'être. Elle nous a demandé de dire par notre vie, aux personnes que nous éduquons que la société de l'avoir, de l'opulence, de l'évaluation par l'argent, finira par s'écrouler et qu'il en naîtra une autre. Une autre que par notre vie de religieuses nous voulons anticiper, où la liberté, la joie, l'amitié dans une vie fraternelle l'emportent sur

la possession et le luxe, une vie qui nous est possible parce que Jésus Christ, centre de l'univers, le Dieu fait Homme, l'a vécue avant nous et nous invite à la vivre.

Par ces aspects et par d'autres que j'aurais pu toucher, je pense que, oui, le message de Marie Eugénie est aujourd'hui vivant. Parce que la recherche de Dieu est vivante malgré les difficultés d'un monde plein de conflits; parce que la foi en l'Eglise est vivante tandis que des chrétiens luttent et souffrent pour vivre la vie de Jésus ; parce qu'il est vivant - et de plus en plus - le désir d'aimer le monde comme réalité où se développe le Royaume de Dieu ; parce qu'elle est vivante la foi en la nécessité d'opérer en nous-mêmes et en ceux qui nous entourent cette révolution fondamentale de l'Evangile qui renverse les valeurs de l'existence, et parce que, encore plus qu'à l'époque de Marie Eugénie, l'Eglise tâche de revenir à son centre : Jésus et l'Evangile annoncé aux pauvres de la terre.

Soeur Paloma (Tenerife)

Texte du montage audio - visuel Sur NMF (Journée du 20 octobre)

Comme promis, nous vous donnons ci-dessous le texte du montage audio-visuel présenté le 20 octobre dernier à Auteuil, lors de la journée organisée pour les familles de nos soeurs.

Il n'a pas la prétention d'être au point, mais, tel quel, pourra peut-être vous servir d'amorce pour d'autres réalisations.

Afrique ... Amérique ... Asie ... Europe ...

dans trente pays à travers le monde, des communautés de l'Assomption !

insertions de styles multiples,
un même regard, un même désir :
aimer Dieu, aimer les hommes ;
vivre la vie de Jésus-Christ ;
porter la force explosive de l'Evangile,
la Vérité qui libère.

« Le Seigneur m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres,
annoncer aux captifs la délivrance
et aux aveugles le retour à la vue,
rendre la liberté aux opprimés,
proclamer une année de grâce du Seigneur. » (Luc, 4).

Paris - 1839

La toute première communauté de l'Assomption se rassemble autour
d'Anne Eugénie Milleret.

La fondatrice ?

Une jeune fille qui n'a pas 22 ans,
originaire d'une famille incroyante,
convertie durant le Carême 1836 à Notre Dame de Paris,
par la parole de feu de l'abbé Lacordaire.

Elle se met à lire.

Elle se passionne pour les idées de Lamennais, de Montalembert,
La politique, la question sociale,
le rôle de l'Eglise :
tout fait vibrer son esprit assoiffé de vérité.

Elle vient d'expérimenter la force libératrice de Jésus-Christ,
d'ailleurs tout en elle aspire à la libération, à la liberté authentique
de l'être humain :

« Jésus-Christ apporte une libération dont les effets transforment
la société. »

(transition)

Elle ne sait où, ni comment ?

Elle attend les signes de Dieu.

Carême 1837.

Dans un confessionnal de l'église Saint Eustache,
elle tombe sur l'abbé Combalot, prédicateur infatigable, sillonnant
la France gallicane et semant dans les presbytères et les évêchés
des idées « romaines ».

Depuis des années, une pensée le hante : fonder une congrégation
contemplative moderne.

Il la voit enracinée dans la riche tradition humaniste de l'Eglise
universelle et affrontant les questions nouvelles posées à la foi
par une époque rationaliste et scientiste, capable de collaborer
au renouveau fondamental qui s'impose alors pour l'éducation féminine.

Ce matin-là, Mr Combalot a trouvé sa fondatrice.
L'intuition du Père est pertinente.

Comme une branche qui se dessèche, une partie de la société se détache progressivement de l'Eglise.

Que fait-on pour l'éducation des filles, ces mères de famille de demain qui pourront avoir une influence décisive dans leur milieu de vie ?

Pour la majorité des femmes l'existence est facile, superficielle, irresponsable.

Dans trop de couvents, on en fait de bonnes maîtresses de maison, dont le christianisme se réduit souvent à des pratiques de convenance et à des dévotions individuelles qui n'engagent pas profondément leur personne.

Dans trop de « cours », les études plus poussées n'ont rien à voir avec la foi, quand elles ne la savent pas ...

« Ce qui manque en France, évidemment, aujourd'hui, ce sont des ordres religieux en rapport avec les caractères, les esprits, et je dirais même les forces physiques de notre temps. »

Fondatrice de 22 ans !
sans l'expérience que donne l'âge ...

sans éducation chrétienne ...

Quelle gageure !

Cependant, la VIE l'avait formée.

La dernière de quatre enfants, Anne Eugénie naît en 1817 à Metz où son père, Jacques Milleret, occupe un poste de haut fonctionnaire.

C'est un homme froid, sévère, voltairien et libéral ;

il est opposé au régime de la Restauration.

Madame Milleret, elle, est charmante, gaie, pleine de vie.

Sa forte personnalité, intelligente et énergique sinon chrétienne, a beaucoup de puissance sur le cœur de ses enfants.

Avec un sens inné de l'éducation, elle développe chez eux les qualités foncières de droiture et de courage, de simplicité et de bonté.

Femme de cœur, attentive aux plus démunis, elle apprend à ses enfants le respect et l'amour des pauvres et de ceux qui souffrent.

La famille est aisée. On passe l'hiver à Metz et l'été au château de Preisch, petit carrefour des nations : on voit la France, l'Allemagne et le Luxembourg de la fenêtre d'Anne Eugénie qui parle l'allemand aussi bien que le français.

Elle reste profondément marquée par ses années d'enfance, elle aime tout ce qui vit.

Exigeante, mais large, Madame Milleret formait ses enfants à la liberté.

« On m'a dit une fois que j'avais le plus de libre arbitre possible ...
J'attribue cette liberté plus grande à la manière dont on m'a élevée
en me fortifiant beaucoup contre mes penchants naturels. »

A 12 ans, selon la coutume, Anne Eugénie est préparée à sa première
communion.

Le curé de Sainte Ségolène de Metz y met tout son cœur.

Noël 1829.

Ce jour-là, il se passe quelque chose.

« Cet instant fut court, mais je ne l'ai jamais oublié.

... J'ai été saisie de la grandeur de Dieu ... moi ... si petite....

Lui rendre par celui que je venais de recevoir, un hommage que j'étais
incapable de lui rendre moi-même.

Je me souviens aussi que, revenant de la sainte Table fort intimidée
de traverser le chœur où se tenaient les chanoines, et me demandant
comment je retrouverais ma mère au milieu de la foule, j'entendis au-
dedans de moi une voix qui me dit : « Tu perdras ta mère, mais je se-
rai pour toi plus qu'une mère. Un jour viendra où tu quitteras tout ce
que tu aimes pour me glorifier et servir cette Eglise que tu ne connais
pas. »

...(pause)

Après une enfance comblée, les épreuves vont s'abattre.

La maladie d'abord.

Une fièvre typhoïde l'oblige à arrêter les études qu'elle venait d'entre-
prendre l'année précédente dans un pensionnat de Metz.

Désormais, c'est à la maison qu'elle poursuit son éducation. De cette
époque, date sa passion pour la lecture.

Puis, la ruine.

Avec les contre-coups de la Révolution de juillet 1830, la fortune de
Mr Milleret s'effondre brusquement.

Il faut vendre la propriété de Preisch et adopter un train de vie modeste.

Ensuite, la mésentente de ses parents.

Anne Eugénie en est le témoin impuissant et douloureux.

Le foyer se brise.

Elle part seule à Paris avec sa mère.

L'épreuve rapproche Mme Milleret de sa fille.

Mais brusquement, en quelques heures, le choléra lui arrache sa mère.

Elle se trouve seule.

Elle a tout juste 15 ans.

Confiée par son père à une amie fort riche et mondaine, Anne Eugénie

essaie de se divertir et se jette à corps perdu dans cette vie nouvelle. Dans un tel climat, son drame d'adolescente n'en est que plus vivement ressenti.

« Je suis seule, seule au monde et dans un amer isolement d'âme ... et qu'importe tous ceux qui passent auprès de moi, ces rires joyeux auxquels je me mêle, ces amis qui ne me connaissent pas, qui me serrent la main sans s'inquiéter si je souffre... Quand je suis avec eux, je suis plus seule que jamais.»

Elle est seule, seule avec son angoisse, son intelligence insatisfaite.

« Mes pensées sont une mer agitée qui me fatigue et me pèse.

Tant d'instabilité, jamais de repos.

Je voudrais tout savoir, tout analyser, et, me lançant dans des régions effrayantes, je vais hardiment, interrogeant toutes choses, poursuivie par je ne sais quel besoin inquiet de connaissance et de vérité que rien ne peut rassasier.

Fatiguée de moi-même, je voudrais anéantir cette intelligence, la faire taire, l'arrêter.»

Ses questions sont sans réponse. Tout sème en elle le doute : souvenirs du passé, lectures ...

Elle confiera plus tard :

« Je me demandais souvent quel était le mystère de notre existence... Mon ignorance des enseignements de l'Eglise était inconcevable, et pourtant j'avais reçu, comme les autres, les instructions du catéchisme, j'avais fait ma première communion avec amour.

Toute mon instruction où le Christ n'était pour rien, apportait par son développement un obstacle. Mes doutes se fortifièrent.»

« Que faut-il croire ? Que faut-il faire ? »

Inquiet de cette ambiance, Mr Milleret envoie sa fille chez une cousine, Mme Foulon.

Anne Eugénie étouffe :

« Un nouveau changement me mena près de femmes très pieuses et ce fut peut-être mon plus grand danger. Elles m'ennuyèrent.

Elles me parurent étroites. Et jamais peut-être je n'eus si fort l'esprit du monde.»

Et cependant :

« Je pouvais douter de tout, de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme ... je ne doutais jamais de la présence de Jésus Christ dans le sacrement de nos autels.»

Carême 1836.

Anne Eugénie se rend aux conférences de Lacordaire à Notre Dame, plus par convenance que par intérêt.

Dieu l'attend ...

Plus tard, elle écrit au Père Lacordaire :

« Votre parole répondait à toutes mes pensées, elle achevait mon intelligence des choses, enfin elle me donnait une générosité nouvelle, une foi que rien ne devait plus faire vaciller ... j'étais convertie.»

« Ma vocation date de Notre-Dame.»

« Je tiens à ma foi comme à quelque chose que j'ai découvert.»

Voilà le moment où l'abbé Combalot la découvre.

Ayant trouvé « sa » fondatrice, il rassemble « sa » communauté, et l'enthousiasme par son intuition géniale.

Avec un tel tempérament, mobile, sans mesure, abusif et déraisonnable dans sa direction..., l'inévitable se produit.

Il faut se séparer.

Mère Marie Eugénie se retrouve seule pour porter la responsabilité d'une fondation.

Sa lourde tâche commence véritablement ici, et durera 54 ans.

Femme de foi, femme d'action.

La communauté ne se développe pas. Les postulantes épouvantées par l'extrême pauvreté et surtout l'avenir incertain, se retirent les unes après les autres. L'évêché, réticent, conseille de cesser l'expérience. Mère Marie Eugénie prie, consulte ses soeurs, et répond :

« L'oeuvre à laquelle nous avons voulu travailler est si nécessaire qu'elle se fera tôt ou tard.»

Heureusement, elle sait partager son fardeau.

Aussi absorbantes que soient ses activités, l'amitié a chez elle une large part.

Sous l'influence de la fondatrice, chaleur humaine et entraide fraternelle marqueront les communautés de l'Assomption.

Amitié de Mère Marie Eugénie avec Soeur Thérèse Emmanuel, compagne des premiers jours, artisan d'unité aux heures critiques de fortes divergences quant au gouvernement de la congrégation.

Amitié avec les hommes de son temps :

Chateaubriand, Philippe Buchez, député socialiste chrétien,

Mgr Gay,
les linguistes Emile et Léon Boré ...

Amitié surtout avec Mr d'Alzon, futur fondateur des Pères de l'Assomption. C'est le début de 40 années de grande intimité, d'appui réciproque.

La sainteté de Mère Marie Eugénie ?

Chercher Dieu seul et tout en Lui, au long d'une existence où tout l'arrache à elle-même. :

Elle prête tout son être à l'élaboration et à la rédaction de la Règle de Vie de la nouvelle Congrégation, et ne recule devant aucune démarche pour préparer son approbation par l'Eglise.

En elle germe et vient au jour une nouvelle philosophie de l'éducation. Elle se charge des affaires administratives et financières demandées par la mise en place des oeuvres ou l'établissement d'une situation claire de la Congrégation face aux pouvoirs du temps.

Ses dons d'intelligence et de coeur s'incarnent :

dans le temps qu'elle donne sans compter aux soeurs ;

dans la peine qu'elle prend pour l'ouverture des pensionnats.

Sa force d'âme se manifeste au milieu des difficultés innombrables, lors des accrocs de santé et des deuils répétés dans la jeune communauté, lors de l'incompréhension du clergé et des autorités dont elle aurait pu espérer un appui, et même de douloureux démêlés avec sa famille.

Des dizaines de milliers de lettres permettent de suivre au jour le jour, non seulement l'activité intense de la Fondatrice et son évolution spirituelle, mais encore sa pensée personnelle sur les événements et les idéologies de la vie de son époque.

Mère Marie Eugénie, attentive aux appels de l'Eglise, multiplie les fondations :

Afrique du Sud,	Angleterre,
France,	Espagne,
Nouvelle Calédonie,	Italie,
Nicaragua,	Philippines.

Quand l'Esprit souffle, rien ne fait peur :

ni la précarité des voyages,

ni le manque de moyens matériels,

ni la fragilité de sa santé.

Elle ose tout entreprendre : Maisons d'adoration et de retraites, pensionnats et collèges secondaires, oeuvres d'éducation diversifiées.

Dans ses causeries hebdomadaires, se reflète la vie et l'esprit de la communauté.

Le charisme se manifeste, il burine les coeurs et transforme tout regard sur les humbles réalités de chaque jour.

La passion de la Vérité y transparait : Vérité d'un Dieu Saint et tout Amour, auquel on se livre dans l'adoration, Lumière de l'intelligence et Feu du coeur ; Vérité d'un Dieu qui se fait homme : Jésus-Christ lui-même.

« Notre esprit, avant tout, c'est Jésus-Christ, vivant dans les hommes et vivant dans son Eglise ; l'extension de son règne en nous et dans le monde. »

Sur cette toile de fond de soucis et d'occupations écrasantes, se dessine son ascension spirituelle :

« Dieu est bien bon pour moi ... Il y a des jours où ma pensée constante est de dire : Mon Dieu, je vous aime ; ou bien : je ne puis rien, je n'ai rien, mais vous pouvez tout, vous avez tout et il n'est rien que je n'attende de vous. Puis les paroles du Gloria : Nous vous louons, nous vous bénissons. Là va tout ce que j'ai de vie et de dévotion.

Je pense, je sens que je quitte les ruisseaux et que je vais à la mer, ne fût-ce que par le fait de la vie qui s'avance, et ce qu'est cette mer me remplit et m'enivre.»

S'il y avait plus d'espérance, il y aurait plus de saints.

Je parle de cette espérance qui, appuyée sur la connaissance que nous avons de Dieu et sur celle que nous avons de nous-mêmes, fait que nous comptons beaucoup sur Dieu et pas du tout sur nous-mêmes, de cette espérance qui vient du sentiment profond que nous avons de la bonté de Dieu, de sa puissance et de son amour pour nous.

.....

Nous avons une trop petite idée de la bonté de Dieu ...

.....

C'est Dieu qu'il faut prendre pour point de départ et pour point d'appui... c'est en s'appuyant sur la volonté de Dieu qui veut que nous soyons saints, sur sa grâce qui nous soutient à chaque pas, sur son amour pour nous, sur sa bonté et sur sa miséricorde.

Voilà le fondement de notre espérance ...

C'est une heure bien précieuse dans la vie que celle où nous commençons à comprendre que nous ne pouvons rien par nous-mêmes et que nous pouvons tout par Dieu.»

Les années passent ...

Il reste à Mère Marie Eugénie à écrire la plus belle page de sa vie. Déjà 40 ans plus tôt, elle avait pressenti l'enfouissement du grain en terre :

« Dieu veut que tout tombe autour de moi... J'entrevois quelque chose de dépouillé, de simple, un état où ne reste plus que l'amour ...

J'envisagerais sans répugnance aucune l'espèce de mort qui se trouve dans un état d'infirmité et d'impuissance continuelles...»

Elle avait joui d'une grande capacité de relations, offert souvent son amitié : la solitude creuse un fossé autour de sa vieillesse ; la mort fauche un à un ses amis de toujours.

Le poids des années se fait sentir.

Elue supérieure générale à vie, il lui est suggéré maintenant de donner sa démission :

Et c'est fait.

Elle ajoutera simplement :

« Alors, je n'ai plus qu'à être bonne. »

Sa santé s'altère ;

la paralysie gagne ; elle perd sa facilité d'élocution.

Bientôt, il n'y aura plus que son regard témoignant de son intelligence prisonnière.

Toute sa vie se recentre sur le Christ et le mystère de sa Passion.

Son infirmité l'enveloppe chaque jour d'une solitude plus profonde.

Elle frappe par sa patience, la simplicité avec laquelle elle se laisse faire, la paix qui rayonne d'elle,

son abandon entre les mains de Dieu.

Elle reçoit l'Onction des malades dans l'action de grâce.

Son regard fixe souvent le Christ en croix :

« Je regarde mon Seigneur ! », parviendra-t-elle à dire un jour.

La veille de sa mort, elle reçoit encore une fois le Corps du Christ pour achever sa route ; et le matin du 10 mars 1898, entourée de la présence et de la prière de tant de soeurs, elle passe doucement en Lui ...

(musique)

« C'est une folie de ne pas être ce que l'on est avec le plus de plénitude possible. »

Parce que Mère Marie Eugénie a cherché à l'être le plus pleinement possible, parce qu'elle a laissé Dieu accomplir son oeuvre en elle, parce qu'elle a osé croire, parce que son utopie, son rêve de 25 ans, elle a su lui donner vie sans se laisser user par la pesanteur humaine, surmontant les déceptions,

aujourd'hui,

elle est Bienheureuse,

elle proclame que Dieu vaut la peine qu'on perde tout pour Lui.

Sa vie de femme a été réussie pour Dieu.

Aujourd'hui, l'Eglise reconnaît que la vie et l'oeuvre de Mère Marie Eugénie sont saintes ;

elle nous assure de la qualité évangélique de son message et de notre mission dans le monde.

Elle désire que la lumière donnée par elle ne reste pas sous le boisseau, mais apparaisse sur la montagne.

Mère Marie Eugénie, comme tous les saints, entre désormais dans l'Histoire des hommes comme un pionnier qui leur trace des chemins nouveaux.

Nous avons l'assurance que le flambeau qu'elle nous remet doit
être passé de main en main,
de frère à frère,
dans le monde d'aujourd'hui.

IL Y A CENT ANS

A l'approche de l'Année Sainte, qui est aussi celle de la Béatification, il nous a paru intéressant de rechercher ce que N.M.F. vivait elle-même il y a cent ans, en l'Année Sainte 1875.

Nous vous donnons d'abord un très beau texte du 24 mars 75, sur les psaumes et le Te Deum : notes inédites d'une conversation avec Mère Marie Eugénie. Ensuite, tout simplement, quelques extraits des Annales de l'année 1875. Même si tout n'y est pas d'intérêt égal, nous avons pensé que vous aimeriez voir N.M.F. dans son contexte quotidien, un peu au jour le jour. Elle a 57 ans et demi au début de cette année 1875.

24 mars 1875.

Notre Mère nous a dit quelques mots, ce soir, de sa grande dévotion aux psaumes. Combien elle admire que, composés il y a tant de siècles, par un roi, ils répondent encore aujourd'hui à tous les besoins de l'âme, depuis le pécheur au premier degré de sa conversion, jusqu'aux Saints élevés aux plus grandes hauteurs de la vie spirituelle ; car Saint Jean de la Croix en a tiré les textes sur lesquels il base son explication des états les plus sublimes de l'âme ; « états où nous ne sommes ni vous, ni moi », a dit Notre chère Mère. Ici, on l'a interrompue. Elle a repris, en nous disant que Dom Guéranger, sur son lit de mort, récitait le Te Deum. Si l'Office est la dévotion spéciale des Bénédictins, de toutes les prières de l'Office, le Te Deum est pour eux la prière entre toutes. On raconte que, quand venait à l'Office le moment du Te Deum, Saint Benoît

parcourait les rangs des religieux, les exhortant à redoubler de ferveur, à mettre toute leur âme dans leur chant, parce que le Te Deum est l'essence, la somme de toutes les louanges renfermées dans le reste de l'Office. Saint Thomas d'Aquin avait une pratique « que j'ai prise de lui, » a dit Notre Mère : c'est, toutes les fois qu'il entrait dans une église ou une chapelle, d'adorer le Saint Sacrement par ces paroles du Te Deum : Tu Rex gloriae, Christe. A partir de ce verset, toutes les paroles du Te Deum s'adressent à Notre Seigneur, il les adressait au Saint Sacrement. J'ai pris de lui cette habitude, et je préfère de beaucoup ces paroles à toutes les petites prières modernes dont on nous inonde aujourd'hui. Dans l'ancien temps, les Saints pulsaient dans les paroles de la liturgie les grâces et les lumières qui les menaient aux plus hauts sommets de la vie extatique. Les temps où l'on n'était admis à la profession que lorsqu'on savait par coeur tout le psautier valaient bien mieux pour la sainteté, que celui-ci où on enseigne la géométrie, l'astronomie, etc...

* * *

— ANNEE 1875 —

- 1er janvier : retour à Auteuil de M. Marie de l'Incarnation, supérieure de la Nouvelle Calédonie, qui raconte la sainte mort de Sr M. Rosalie à Nouméa le 19 août 1874.
- 3 janvier : La petite princesse, Amélie d'Orléans, 8 ans, vient suivre les cours au Petit Couvent, comme externe.
- 17 janvier : Fête du Saint Nom de Jésus. Le 18, très belle pièce des enfants sur Jeanne d'Arc.
La princesse Mercedes reçoit le ruban d'Aspirante Enfant de Marie
- 3 février : départ pour Lourdes où N.M.F. va décider l'achat d'un terrain.
- 16 mars : conversation de N.M.F. sur l'enseignement (cf. Mo 1 i c.7)
- 18 mars : conversation de N.M.F. sur Mgr Gay et son traité sur la Charité (cf. Mo 1 i c. 7 bis)
- 24 mars : conversation de N.M.F. sur les Psaumes et le Te Deum (cf. Mo 1 i c.8).
- 1 avril : mystérieuse et douloureuse maladie de M. Th. Emm. qui durera à l'état aigu jusqu' au 17 mai, date où elle reprendra ses noviciats, malgré sa souffrance.
Voici ce que N. M. écrit au P. d'Alzon (vol. 15, n°3428) :

le 2 avril 1875 : « M.Th. Emm. souffre des douleurs si cruelles que j'en suis bouleversée. Je n'ai jamais vu souffrir autant : C'est une éruption singulière appelée Zona ou même quelque chose comme le mal appelé « feu de St Antoine ». On dirait qu'elle est brûlée ; ce qu'elle sent est comme une flamme qui dévore sa chair, elle est douce, patiente, mais elle gémit malgré elle, comme souffrant les douleurs du purgatoire ; je ressens dans mon cœur ce qui l'atteint ainsi.»

Nota : Les Annales du 20 avril nous disent que les souffrances étaient si horribles que l'on dut recourir à quelques piqures de morphine.»

- 6 mai : Cérémonies du Jubilé à Auteuil : « Veni Creator, Procession à la chapelle de l'Immaculée Conception, Miserere, Chapelet chanté, Litanies, Ave Maris Stella » (cf. Annales)
- 8 mai : Mgr Pie vient présider la profession de Sr Marie Radegonde. Très beau discours sur Saint Michel.
- 12 mai : Vente de Charité. Boutiques dans le Bois. La Reine d'Espagne achète aux comptoirs ainsi que la Maréchale de Mac Mahon, la Duchesse de Montpensier etc...
- 16 mai : Pentecôte. Première Communion d'une Juive, alsacienne, baptisée hier, qui entre au noviciat le soir même avec sa robe baptismale. Elle s'appellera Sr M. Josepha, et mourra à Lourdes le 12 octobre 1942.
- 16 juin : Consécration solennelle d'Auteuil au Sacré Coeur. A cette occasion bénédiction papale.
- 19 juin : Confirmation par Mgr Guibert archevêque de Paris. N.M. lui parle de son désir de fonder un Externat à Paris ce qui est reçu favorablement.
- 29 juin : Marie Mercedes est reçue Enfant de Marie
- 2 juillet : abjuration et baptême d'une enfant : Liliane Swartchvinge
- 28 juillet : Mgr Pie vient voir à l'infirmerie Marthe de Montenon, soeur M. de l'Enfant Jésus atteinte de la poitrine.
- 15 août : Les soeurs jouent la pièce de St Alexis de Mgr Wiseman
- 4 septembre : Ouverture de la grande retraite prêchée par l'abbé d'Hulst, notre supérieur.
- 9 septembre : mort très sainte de Sr Marie de l'Enfant Jésus.
- 16 septembre : départ de N.M. pour visiter les maisons du Midi.

- 28 octobre : Le Père d'Alzon prêche la retraite des enfants au grand couvent.
- 8 novembre : Incendie à la sacristie causé par une légère fissure dans le tuyau à gaz. Quand soeur M. Michel est entrée avec sa lampe allumée, détonation et flammes, carreaux brisés etc...
En définitive peu de dégâts, le feu très vite maîtrisé.
- 29 novembre : Prise d'habits de cinq soeurs présidée par Mr l'Abbé LAMAZOU, curé d'Auteuil.
- 11 décembre : mort de soeur Anne Marie, la première soeur converse.
- 20 décembre : mort de Louis Milleret, frère de N.M. qui en éprouve une peine très grande, mais consolée par les bonnes dispositions religieuses du mourant.

* * *

NOTA : Nous ne possédons aucune note intime de N. Mère pour l'année 1875. Seule une phrase au P. d'Alzon nous renseigne sur son état d'âme : « 21 juillet 1875, Il me semble que j'ai mieux fait mon oraison dernièrement. J'entre plus facilement dans l'atmosphère de ce qui est la vie de foi, et désir de tout recevoir de Notre Seigneur, de tout faire passer par Lui. Ordinairement je suis craintive avec Dieu et je me suis trouvée dernièrement toute autre en pensant que par Jésus Christ je puis répondre à toutes ses perfections et à tout ce qui lui est dû.» (cf, vol. 15 l. 3443).

1875 fut d'ailleurs, extérieurement, une année de paix relative et de bénédictions : Il y eut 50 entrées de postulantes,
28 prises d'habit,
10 professions temporaires,
12 professions perpétuelles.

Les pensionnats d'Auteuil sont florissants, Notre Mère se déclare satisfaite des progrès à la lecture des Notes du 2 août 1875.

UN DOCUMENT D'ARCHIVES ...

Vous serez sans doute, comme nous, à la fois émues et amusées de lire ce tout premier prospectus d'un pensionnat de l'Assomption, imprimé aux Imprimeries des Orphelins-Apprentis d'Auteuil (aujourd'hui encore nos voisins) !

Au-delà de ce qui porte la marque d'une époque, on est touché de retrouver à travers ces lignes tout ce que Mère Marie Eugénie voulait de nos maisons d'éducation : formation profondément chrétienne de l'intelligence et du coeur, étu-

des fortes, grande simplicité de vie, sollicitude pleine de tendresse des éducatrices pour leurs élèves.

PENSIONNAT des DAMES DE L'ASSOMPTION

Le but de cette institution est d'offrir aux parents tout le développement d'instruction que les habitudes du monde réclament aujourd'hui chez les jeunes filles, avec toutes les garanties que présente l'éducation religieuse, et de joindre ainsi des études fortes à une direction profondément chrétienne.

Pour obtenir une entière unité de plan et d'esprit, les Dames de l'Assomption se chargent elles-mêmes de l'enseignement scientifique de toutes les classes, et même des leçons de langues étrangères, lorsque les parents le demandent. Chaque Maîtresse a sa spécialité, et, libre de tout soin du monde, elle peut soutenir son enseignement par des études continuelles, de sorte que les différents cours suivis par les élèves sont aussi complets et aussi développés que les parents peuvent le désirer.

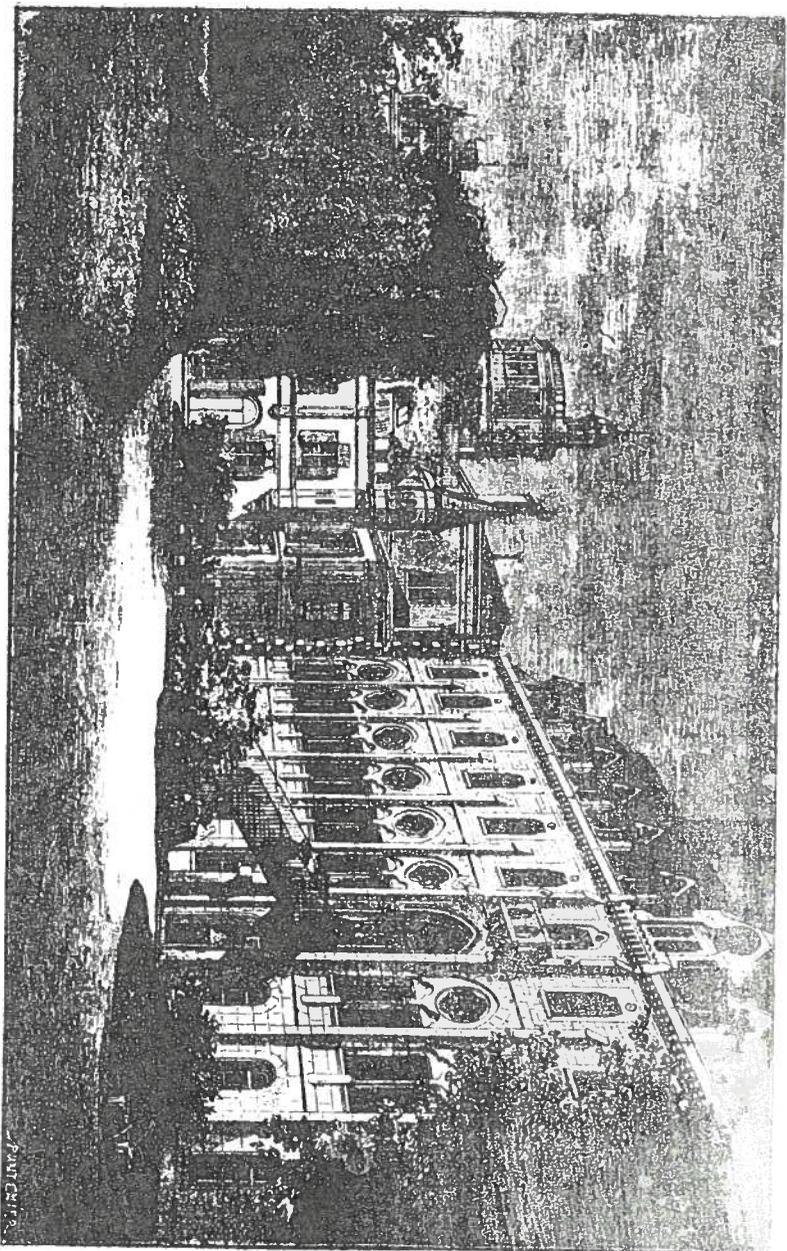
Les Maîtresses chargées des leçons d'anglais et d'allemand sont anglaises et allemandes elles-mêmes. Chaque jour, elles font parler familièrement leur langue aux enfants, de manière à leur faire acquérir sans peine l'usage et la prononciation.

Elles donnent aussi aux élèves étrangères des leçons de grammaire et de littérature dans leur langue, afin de leur procurer à la fois les avantages de l'éducation française et de celle de leurs pays.

Mais, dans tous ces soins donnés à l'instruction, la pensée des Maîtresses s'applique par-dessus tout à l'éducation de la jeune fille ; éclairer son esprit, afin d'attacher plus fortement sa volonté au bien, fortifier sa foi, rendre en toutes choses son intelligence aussi chrétienne que son cœur, la préparer enfin à tous les devoirs qui l'attendent dans le monde, comme fille, femme ou mère chrétienne, selon l'état auquel Dieu la destine ; telle doit être la fin de chaque leçon qu'on lui donne.

Le régime intérieur de la Maison est tout maternel. Le nombre des élèves étant limité, les Religieuses peuvent donner à chacune d'entre elles des soins plus immédiats. Elles s'attachent avant tout à former leur caractère et à leur donner une grande simplicité de goût et d'habitudes. La surveillance est continuelle : les Maîtresses couchent dans les dortoirs et ne laissent jamais les élèves seules.

Le plus grand soin est apporté à tout ce qui peut conserver la santé



Rue de l'Assomption, 17 et 25, à Auteuil (près Passy)

des enfants : la propreté, la bonne tenue, l'ordre, les précautions nécessaires à la faiblesse de l'âge, les secours et les remèdes réclamés par la délicatesse du tempérament, une nourriture saine, abondante et variée ; en un mot, soit en santé, soit en maladie, toute la vigilance, toute la sollicitude que peut désirer la tendresse maternelle.

On prend soin d'enseigner à l'élève toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille, mais surtout ceux qui mettent une jeune fille à même de faire et de raccommoder elle-même tous les objets de sa toilette. Une fois par semaine, les travaux de couture des enfants sont consacrés aux pauvres.

La Maison est située sur la côte de Passy, où les élèves respirent l'air le plus pur. Un parc magnifique sert à leurs récréations et à leurs promenades.

Un bulletin des études et de la conduite des élèves est envoyé aux parents à la fin de chaque trimestre.

Les parents ne peuvent voir leurs enfants que le Mercredi, de trois à cinq heures, et le Dimanche de deux et demie à quatre et demie. Ils sont priés de donner par écrit le nom des personnes qui auraient la permission de les visiter. Les élèves peuvent sortir tous les premiers mercredis du mois, depuis neuf heures et demie du matin jusqu'au lendemain neuf heures et demie du matin ; maison ne les confie qu'à des personnes expressément désignées par les parents.

Les élèves ne peuvent apporter aucun livre sans une permission particulière de la Supérieure.

On prie les parents d'assigner à leurs enfants une petite rente à toucher chaque mois.

Les lettres adressées aux Religieuses ou aux enfants doivent être affranchies.

.../.../...

NOTA : On ne permet aux élèves aucun bijou.

Les enfants ne sortent pas avec leurs robes d'uniforme.

Les Maîtresses ne se chargent pas du raccommodage ; elles montrent aux élèves à entretenir leur linge.

CE QUE NOTRE PAPE PAUL VI pense de la

BEATIFICATION.

En octobre dernier, Mère Hélène Marie a transmis à Paul VI un dossier de préparation à la Béatification.

Voici la réponse qu'elle a reçue :

SECRETARIERIE D'ETAT

N. 268.625

DU VATICAN , le 6 nov. 1974

Ma Révérende Mère,

Vous avez eu la délicate pensée d'offrir à Sa Sainteté Paul VI le document qui relate la généreuse préparation de toutes vos Maisons à la prochaine béatification de Mère Marie Eugénie Milleret.

Le Saint-Père a été très sensible à votre démarche filiale et joyeuse. Il m'a chargé de vous exprimer sa gratitude et son union aux sentiments qui animent la Congrégation encore plus soucieuse de se mettre au diapason de Mère Milleret. Il est vrai que son amour de l'Eucharistie et son zèle pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, sont, à des niveaux différents, des valeurs qui demeurent. Pour vous aider vous-même, et pour aider chacune des religieuses de l'Assomption à vivre profondément ces temps de grâces, Sa Sainteté vous bénit de tout coeur.

Veillez agréer, ma Révérende Mère, l'assurance de mon respectueux et fidèle dévouement dans le Christ.

J. Card. VILLOT.

Révérende Mère Hélène Marie
Supérieure générale
des Religieuses de l'Assomption.
PARIS

DANS 'LA CROIX' :

à propos de la Béatification

Nous vous transcrivons ci-dessous un article paru le 24 décembre dans le journal français « LA CROIX », et que nous avons trouvé très bien fait. L'auteur en est Félix LACAMBRE, un laïc.

L'ÉGLISE DANS NOTRE TEMPS

9 FÉVRIER :

BÉATIFICATION D'ANNE-EUGÉNIE MILLERET

Une nouvelle manière de proclamer une bienheureuse

LE dimanche 9 février 1975 aura lieu, à Saint-Pierre de Rome, la béatification d'Anne-Eugénie Milleret, la fondatrice des Religieuses de l'Assomption, née le 26 août 1817 à Metz, morte le 10 mars 1898, après avoir fêté le cinquantenaire de sa congrégation.

Née dans une famille de la grande bourgeoisie, Anne-Eugénie rencontre La cordaire et Lamennais, le penseur social Philippe Buchez et le P. d'Alzon, fondateur des Assomptionnistes. Sa vocation religieuse naît sous le signe de l'avènement du Royaume du Christ et de la libération de l'homme selon l'Évangile. Fondatrice, elle veut faire la synthèse de quatre éléments difficiles à tenir à la fois au siècle dernier, surtout pour

une femme de son milieu : vie contemplative pour des religieuses éducatrices, contacts avec les réalités de la vie et préoccupations sociales, pauvreté religieuse basée sur le travail, fortes études pour les élèves. « Eduquer, dit-elle, c'est transformer le monde, c'est libérer l'homme, c'est travailler à bâtir une cité. »

Aujourd'hui, les religieuses de l'Assomption sont 1 800 de 43 nationalités, réparties en 200 communautés implantées dans 30 pays de 4 continents, consacrées à l'éducation sous toutes ses formes : enseignement, catéchèse, aumônerie de lycée, alphabétisation, animation féminine, foyers de jeunes, dispensaires, etc.

RENDRE LISIBLE POUR NOTRE EPOQUE...

Engagé il y a quarante ans en une époque, dans une culture et une Eglise très différentes de celles d'aujourd'hui, le processus de béatification débouche en 1975. Que veut-il signifier pour l'homme de 1975, pour les chrétiens d'après Vatican II, pour une congrégation dynamique et moderne tournée vers la jeunesse ?

Question difficile et sur laquelle les religieuses et leurs amis se sont mobilisés pour « rendre lisible pour notre époque » cette manifestation, comme nous l'a dit Sœur Francis, une Américaine chargée du « secrétariat béatification ».

Depuis le 25 avril dernier, à l'appel de Mère Hélène-Marie, supérieure générale, les religieuses se sont mises en route pour cette « célébration de l'amitié universelle et de la réconciliation », mais ceci dans un esprit de libération et de respect des cultures des 30 pays

LIBERATION ET RECONCILIATION

D'où le programme inusité qui est proposé. La veillée du vendredi soir, animée par le P. Maffidron et les chants de Raymond Fau, se déroulera à Rome dans un stade de 5 000 places : les Philippins, avec la « danse de la lumière », évoqueront l'arrivée chez eux de la foi chrétienne ; les Espagnols mineront les droits de l'homme bafoués ; les Latino-Américains, leur lutte pour la justice ; les Rwandais chanteront et danseront au son de leurs tambours...

Samedi matin, échanges internationaux par petits groupes de 20 personnes sur des thèmes communs : Quelle est ta foi ? Qui est Jésus-Christ pour toi ? Dans quelle société vivons-nous ? Quels sont ses conflits et les réconciliations possibles ? Quelle est notre espérance ? Etc. On a tenu à organiser un véritable « brassage international » malgré l'obstacle des langues.

La veillée du samedi soir avec John Littleton doit permettre de discerner et de célébrer l'espérance de la libération que le Christ apporte aux hommes. Beaucoup seront invités à exprimer ce qu'ils prennent comme engagement personnel au service de la société, à la lumière de leur foi. Dispositives et rappel des paroles de Mère Marie Eugénie s'imbriqueront dans ces échanges pour rendre actuelles la vie et l'action de la bienheureuse.

qui vont converger vers Rome dans un mois.

Le pèlerinage lui-même pouvait être un contre-moignage avec les déplacements onéreux qu'il entraîne pour 5 000 participants. On a essayé de pallier cette difficulté par la simplicité de l'accueil à Rome, par la réduction maximale des frais de voyage et par un effort exceptionnel de solidarité.

La béatification est suivie traditionnellement d'un triduum d'action de grâces dans les trois basiliques romaines qui, pour l'homme d'aujourd'hui, n'est pas exempt d'un certain triomphalisme. Les religieuses de l'Assomption ont voulu, au contraire, situer le triduum avant la béatification et en faire une démarche de découverte des libérations du monde entier, de réflexion sur la foi et les conflits dans lesquels chaque participant est impliqué afin que la célébration du dimanche soit vraiment une fête de la réconciliation.

Enfin, la cérémonie officielle du dimanche à Saint-Pierre, avec les chants de John Littleton, revêtira l'aspect de fête de l'Eglise universelle, souligné par la présence des diverses délégations. Les cinq familles de l'Assomption : Religieuses, Pères assomptionnistes, Petites Sœurs de l'Assomption, Oblates et Orantes se trouveront réunies.

La préparation a donc commencé dans chaque pays par un « cheminement » de réconciliation, mais la rencontre de Rome ne sera pas sans lendemain. Dans chaque pays seront organisées au retour des célébrations locales qui permettront à un plus grand nombre de personnes de reprendre ces éléments de réflexion. A la date anniversaire de la fondation, le mardi 29 avril, et à Notre-Dame de Paris, là où Anne-Eugénie Milleret fut convertie par Lacordaire, les Parisiens se rassembleront à 20 h 30 sous la présidence du cardinal Marty et avec la participation de John Littleton.

Ainsi Anne-Eugénie sera proclamée bienheureuse, d'une nouvelle manière, qui ne lui aurait pas déplu, elle qui écrivait à la fin du Carême 1836 : la volonté de Dieu est « un état social où nul homme n'aura à souffrir... l'oppression des autres ».

Félix LACAMBRE

Quadraro...

TOUT UN QUARTIER SOLIDAIRE DANS
L'ÉPREUVE.

Une lettre de Sr M. Laurentia nous apprend à l'instant ce qui vient d'arriver au QUADRARO : Sr Berica, économe de la maison, était dans le car qui, chaque matin, ramasse les petits quartier. A un certain moment, elle est descendue pour aller acheter du pain, et a été renversée par un camion. Il a fallu une demi-heure pour pouvoir la dégager.

Pendant ce temps, une foule très émue était autour du camion. Les sœurs du Quadraro sont tellement aimées dans le quartier ; et tout le monde a admiré l'oubli d'elle-même de notre soeur qui, en attendant d'être dégagée, ne faisait que dire aux gens de s'occuper des enfants qui étaient dans le car et qui étaient tout bouleversés de l'accident.

Maintenant, Sr Berica est à l'hôpital : heureusement, ni la tête, ni la colonne vertébrale n'ont été atteintes ; mais tout le côté gauche de son corps est fracturé. Elle en aura pour de longs mois.

Le quartier est ému de sollicitude pour nos sœurs : les coups de téléphone n'arrêtent pas ; on offre son sang, ou l'argent dont la communauté aurait besoin. Or Sr Berica n'est là que depuis deux mois : c'est vraiment l'amour pour les sœurs qui « éclate » en de semblables moments.



LE GRAIN TOMBE EN TERRE.

Mère Jeanne Andrée vient de nous quitter pour le Ciel. Mais son souvenir reste vivant dans notre coeur, et dans celui des sœurs de Beyrouth dont nous partageons si fort la peine.

Nous vous communiquons le texte suivant, qui la dépeint si bien : réflexion sur l'Evangile de la Messe des Funérailles, par le Père Dujardin, Père blanc, ami de la communauté.

Evangile : St Jean, chap. 12, 23-26

Nous venons d'entendre la parole du Christ. Soulignons que cette image du grain tombé en terre nous aide à mieux comprendre et la vie de soeur Jeanne Andrée, et sa disparition. Elle était comme l'enveloppe qui entoure la graine... Toute sa personne était là, en effet, enveloppant, entourant les uns et les autres, avec une discrétion pleine de délicatesse.

Le coeur de cette enveloppe, ce n'était pas elle toute seule, ce n'était pas le souci de construire son oeuvre propre, de se faire un nom parmi les hommes. Son oeuvre c'était d'agir sur les vivants, sur vous tous qui la pleurez aujourd'hui. Son oeuvre, c'était sa charité travaillant pour animer la vie des autres. Son oeuvre, c'était vous tous, plus qu'elle même.

L'enveloppe retourne à la terre, mais le coeur de la graine va porter du fruit au centuple, parce que soeur Jeanne Andrée est maintenant plus proche de Dieu, Sa charité est donc plus puissante.

Parce que son action sur vous tous, vous aurez à coeur de la laisser agir plus profondément.

Ne vous attristez pas.

Il faut que le grain de blé tombe en terre.

UNE QUESTION

Dans plusieurs lettres du courrier de Noël, revient une question :

« Cette année, pour le renouvellement de nos vœux, nous avons voulu que chacune d'entre nous compose sa propre formule. Qu'en pensez-vous ? »

Sans qu'il soit nécessaire de faire une « Chronique liturgique » pour y répondre, nous pouvons vous dire notre opinion.

Il est toujours positif de vouloir développer la créativité et l'expression personnelle, surtout quand les communautés ne sont pas trop nombreuses. Ceci trouvera sa place toute normale dans le temps qui précède le renouvellement des vœux : monitions, partage, etc. Quant à la formule même, c'est autre chose. Ce texte est d'une grande densité, il a été longuement travaillé, il a une force d'unité à travers toutes nos communautés de par le monde. Nous avons à le « recevoir » de la congrégation, pour le renouvellement de nos vœux tout comme au jour de notre profession.

Soeur Thérèse de M. Imm.

UNE BONNE NOUVELLE

Nous apprenons avec joie que Soeur Marie Christilla viendra à la Béatification. Vous serez heureuse de cette bonne nouvelle !

CHRONIQUE DES LIVRES

AUX SOURCES DE LA VIE RELIGIEUSE. - Epagneul
PAROLE DE DIEU ET PERES DE L'EGLISE
Ed. St Paul - 26 fr.

L'auteur a su retrouver dans l'Ecriture un grand nombre de passages donnant consistance et authenticité au projet de vie religieuse entendu comme un radicalisme chrétien.

LA GLOIRE ET LE MENDIANT Bernard Bro
Ed. du Cerf

Etre chrétien : qu'est-ce à dire ? Comment, à partir de Thérèse de Lisieux, essayer de répondre ?

POUR UNE EGLISE LIBERATRICE L. Proano
Ed. du Cerf - 23 fr.

L'évêque de Riobamba (Equateur) ne théorise pas, mais s'engage et entraîne en des actions concrètes. Il nous donne une bonne illustration de la « force révolutionnaire » de l'Evangile, c'est-à-dire une force de conversion des coeurs de l'égoïsme à la fraternité qui porte des fruits de transformation sociale.

REDECOUVRIR LA VIE RELIGIEUSE -
LA RENOVATION DANS L'ESPRIT Régamey
Ed. du Cerf - 33 fr.

Dernier livre d'une trilogie : l'auteur conclut ses recherches en décrivant la vie « dans l'Esprit » menée en communauté.

UNE PASSION : L'UNITE.
REFLEXIONS ET SOUVENIRS 1929 - 1973 Congar
Ed. du Cerf. - 5,80 fr.

C'est une période de l'Eglise qui revit.

L'HOMME - essai d'anthropologie chrétienne. J. Moltmann
Ed. du Cerf-Mame - 22 fr, 136 p.

L'auteur ne désespère pas de l'homme de la civilisation industrielle, cet essai pour percer son

mystère est plus méditation que recherche philosophique. Il se termine sur une profession d'espérance : « La possibilité de l'espérance chrétienne... est née du souvenir de la Résurrection du Fils de l'Homme crucifié... Dieu ne fait pas commencer l'avenir de l'homme à la pointe du progrès, mais avec cet homme humilié... Vivre dans l'espérance, c'est pouvoir aimer... compter avec les possibilités qui ne sont pas encore éveillées chez le prochain, y compris les possibilités de Dieu en lui.»

UNE NOUVELLE PENTECOTE

Card. Suenens

Ed. Desclée de Br. - 29 fr.

Témoignage personnel simple, exposé bien documenté des faits, jugement doctrinal très sûr quant au « nouveau charismatique.»

LE DISCOURS SUR LA MONTAGNE

J. Hamaide

Ed. Le Centurion

Jacques Hamaide (notre curé depuis septembre), dans un style tout simple, arrache au texte le vrai message du Christ : parce que le Salut nous est donné, acceptons que le Seigneur y conforme tout notre être ; le Discours sur la Montagne exprime ce nouveau mode de vie, condensé dans les Béatitudes.

DIEU QUI ES-TU ? UN HOMME ET SON DIEU. Torrell

Ed. Le Centurion - 24 fr.

Confession d'un dominicain sur son expérience de Dieu. (Il est professeur à l'Ecole de Théologie des Petits Frères de Jésus).

« CROIRE ET COMPRENDRE » : Pour mieux connaître les points essentiels de la Foi et en comprendre le sens pour la pensée et pour la vie, une nouvelle collection dirigée par Fr. Coudreau, J. Dornier, J. Gritti, Ch. Elchinger.

Quelques Titres

L'Ancien Testament, porte de l'Évangile

L. Monloubou

Le devenir de la Foi

J. Colomb

Ed. Le Centurion - 18 fr.

LA PRIERE, DESIR ET RENCONTRE

J. Laplace

Ed. Le Centurion

une interprétation des grands thèmes bibliques permet de saisir les dimensions temporelles et éternelles, personnelles et sociales de l'espérance chrétienne. Livre simple, à recommander pour se tenir au courant de l'actuelle Exégèse.

LETTRE DU SECRETARIAT GENERAL

Chères Soeurs,

Je viens vous dire bonjour de la part de Sr Francis Joseph qui est à Rome depuis trois semaines. Elle nous reviendra seulement au début du mois de janvier, mais me charge de vous dire qu'elle vous embrasse toutes, et vous reste bien unie en cette dernière étape de la préparation à la Béatification. Je vous suis unie de tout coeur. Bonne et heureuse Année. Sr A. Ré

Voici encore quelques renseignements ou corrections pour vos cahiers d'adresses :

Inde : Assumption Sisters
22 b Gultekdi
POONA 411009
Maharashtra - India

Italie : Relig. dell'Assunzione
Casa Ritiri Spirituali
4, via Sulpicio Galba
FRASCATI - ROMA
Tél. : 94 22 459

U.S.A. : Assumption
The Old School House
Cedar Grove Road
MEDIA 19063, Pa USA
Tél. (215) El 6 - 7386

Miami : Tél. (305) 854 - 1313
" " 7641

Philadelphie :
Tél. (215) Ge 8 - 3991

NIGER : Soeurs de l'Assomption
Le Birni
B.P. 131 ZINDER (Niger)

Man : Tél. : 79 05 26

France : correction de l'adresse
de la deuxième communauté
de Bondy :

TOGO : par décision gouvernementale : Nuatja devient NOTSé. C'est ce nom qui doit être employé désormais.

Fraternité de l'Assomption
6, allée des Frères
93140 BONDY

GRACE MYSTIQUE

de Mère Marie Eugénie

6 ou 7 décembre 1842.

Vol. II - n°240

A l'Office du soir j'arrivais fort ennuyée d'avoir dit à la récréation un mot qui avait mis une de mes soeurs de mauvaise humeur. Si je m'y étais laissée aller, j'eusse bien passé tout l'office à voir le fond de toute sorte de mal qui avait amené cette faute involontaire. Il me fallut faire un grand effort pour en quitter le souvenir, et jeter toute ma pensée en Dieu. Je tâchais selon mon intention ordinaire de réciter les psaumes du premier nocturne en foi, en espérance et en amour, m'attachant à la confiance que l'obéissance m'avait donnée, que mon hommage était agréable à Dieu, et me détournant de tout autre souvenir par la pensée des sentiments analogues de Jésus Christ pour son Père.

Au commencement du second nocturne, je me sentie tout à fait recueillie. Je ne puis pas bien dire comment se passa l'impression que j'éprouvai ensuite. Il me semble que, comme en oubliant tout ce qui s'y opposait en moi, j'avais appuyé ma foi de l'entière soumission de Jésus Christ à la Vérité de son Père, mon espérance de sa prière pour nous, je sentis au commencement du second psaume : Domine, in virtute tua laetabitur Rex (ps.20), une présence de Jésus-Christ près de moi avec le calme d'une inexprimable puissance, offrant à son Père ces paroles de ma bouche ou plutôt me les dictant et les disant avec moi, comme parle Celui qui est toujours exaucé pour sa propre révérence. Je recevais toutes les paroles de ce psaume comme une prophétie bienheureuse ; il en était comme si les prononçant avec Jésus-Christ je m'assurais l'effet d'une prière qu'il rendait près de son Père efficace de tout ce qu'elle demandait, ou plutôt de tout ce qu'elle promettait. Vitam petiit à te et tribuisti ei, Domine. C'était là ce qui me manque fondamentalement, l'objet de la soif de mon âme. Desiderium cordis ejus tribuisti ei : la vie divine de grâce, de sainteté, la vie de Jésus-Christ en nous, la vie surnaturelle, la vie sans fin, mon unique désir. Voluntate labiorum ejus non fraudasti eum. Je voyais la grâce méritée par Jésus Christ pour nous, donnée en plénitude à ce chef du Corps mystique de l'Eglise, qui daigne présenter incessamment la prière de chacun de ses membres, et cette prière devenait ainsi si puissante qu'elle est effective de son objet. Je sentais qu'il avait droit de demander que nous fussions Saints et qu'en nous unissant à sa prière, elle s'accomplirait en nous.

Encore maintenant toutes ces promesses que chaque verset du psaume renferme me semblent entièrement ineffables, et j'en entends bien plus

profondément toutes les paroles, quoique j'aie peu de confiance à la réalité d'une impression qui vient sans doute tout simplement de ce que je me suis fort souvent occupée de la valeur que Jésus-Christ donne à la prière de l'Office.

Ce qu'il m'est plus difficile de rendre, c'est la manière dont je sentais cette présence de Notre Seigneur. Il me semble que je le connus secrètement comme à ma gauche, mais sans oser le regarder même des yeux de mon esprit. Et cette connaissance était si ténue, il semblait tellement que la moindre vivacité intérieure eût fait envoler cette impression calme, que la moindre chose, le moindre mouvement qui eût troublé la glace où elle se réfléchissait m'eût rendue incapable de la percevoir, que j'occupais ma vue en la représentation de Jésus-Christ crucifié pour rester seule avec le fond de mon âme à recevoir la paisible influence de l'autre impression. Encore que cette manière d'être arrêtât les impétuosités intérieures qui naissent ordinairement en moi du moindre sentiment de présence de Notre Seigneur, le fond même de mon âme ne pouvait s'empêcher de lui dire doucement : Où étiez-vous, Seigneur ? Car ce m'est depuis longtemps une grande peine que la difficulté que j'ai à me représenter la personne bien-aimée de Notre Seigneur Jésus-Christ et de me sentir comme si j'avais perdu ce sauveur de mon âme.

Au psaume d'après, je m'unissais à son amour, car je me sentais obligée de continuer mes manières ordinaires de prier pour me tenir comme si je ne ressentais rien. L'impression dura encore ce psaume et je crois, les leçons suivantes mais de plus en plus obscurément.

Tout ce qui m'est resté de ce dernier temps, car j'évitais aussi de regarder ce que je faisais et sentais, pour me borner à offrir l'hommage du tout à Dieu, et le prier d'imprimer lui-même dans mon âme, sans mélange de mes réflexions, l'effet qu'il voulait produire ; ce qui m'en est resté, dis-je, c'est qu'unissant mon amour à celui de Jésus-Christ et désirant d'avoir, en la mesure dont je suis capable, les mêmes dispositions d'amour qu'il avait eues vers son Père, je sentis qu'elles consistaient principalement dans un abandon silencieux à tout et à tous.

Vouloir ce que Dieu veut, comme il le veut, quand il le veut, et par qui il le veut, et cela sans cesse et dans les plus petites choses, s'incliner au moindre souffle, être prêt à être joyeusement mis en haut, en bas, dans la vie et dans la mort, dans la peine ou dans la joie, dans la lumière ou dans l'ignorance d'aucun avantage même spirituel, avec une même satisfaction d'amour, approuver tout, être content de tout, n'avoir pas une parole, même intérieure, qui ne soit de consentement, quia sic placitum est ante te, voilà ce que je voyais dans les deux mots qui me restèrent fort im-

primés : abandon et silence. De sorte que ce silence peut être de parler du matin au soir, si c'est à cela que l'on m'incline. Mais je sens que c'est la notion obscure de ce silence qui depuis longtemps ne me permet pas de dire que j'ai beaucoup de peine, quoique je sente, quand les choses peuvent être voulues de Dieu ou qu'elles ne lui sont pas opposées.

La manière de recevoir les choses de Dieu en en séparant le plus possible mon attention, comme un grain d'encens à laisser fumer devant Dieu pour son honneur, en lui laissant à lui-même le soin de m'en faire tirer le fruit qu'il veut, date pour moi de ma retraite de l'Assomption dernière, et de l'abandon que j'y fis. Depuis j'ai passé toute la retraite de huit jours en cette manière qui me paraît plus pure et plus digne de la libre disposition de Dieu et de son souverain domaine sur ses dons, en même temps qu'à moi, cette manière m'ôte tout souci et m'imprime de la liberté et de la joie. Seulement il en résulte de la peine à écrire mes impressions ; et à la suite de celle-ci par exemple, la perplexité de l'écrire ou de ne pas l'écrire me mit en grande peine, () ne l'avais pas fait jusqu'à aujourd'hui 18, que j'ai obéi à votre conseil. Je me la suis mieux rappelée que je n'eusse fait au moment, et en l'écrivant les choses me sont tellement revenues que je pense les avoir écrites fort exactement.

NOTA : Ceci est dans le volume II des Notes intimes, mais devait être le brouillon d'une lettre au P. d'Alzon. C'est le 15 août 1842 que Mère Marie Eugénie fit l'acte d'abandon dont elle parle ici, et s'offrit pour la conversion des siens. (Vol. II - n° 185).

